

## Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /  
Couverture de couleur
- Covers damaged /  
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /  
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /  
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /  
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /  
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /  
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /  
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /  
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion  
along interior margin / La reliure serrée peut  
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la  
marge intérieure.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /  
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/  
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /  
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /  
Comprend du matériel supplémentaire
- Blank leaves added during restorations may  
appear within the text. Whenever possible, these  
have been omitted from scanning / Il se peut que  
certaines pages blanches ajoutées lors d'une  
restauration apparaissent dans le texte, mais,  
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas  
été numérisées.

- Additional comments /  
Commentaires supplémentaires:      Pagination continue.

# LE MONDE ILLUSTRÉ

## ABONNEMENTS :

Un an, \$3 00 - - - Six mois, \$1.50  
Quatre mois, \$1.00, payable d'avance  
Vendu dans les dépôts - - 5 cents la copie

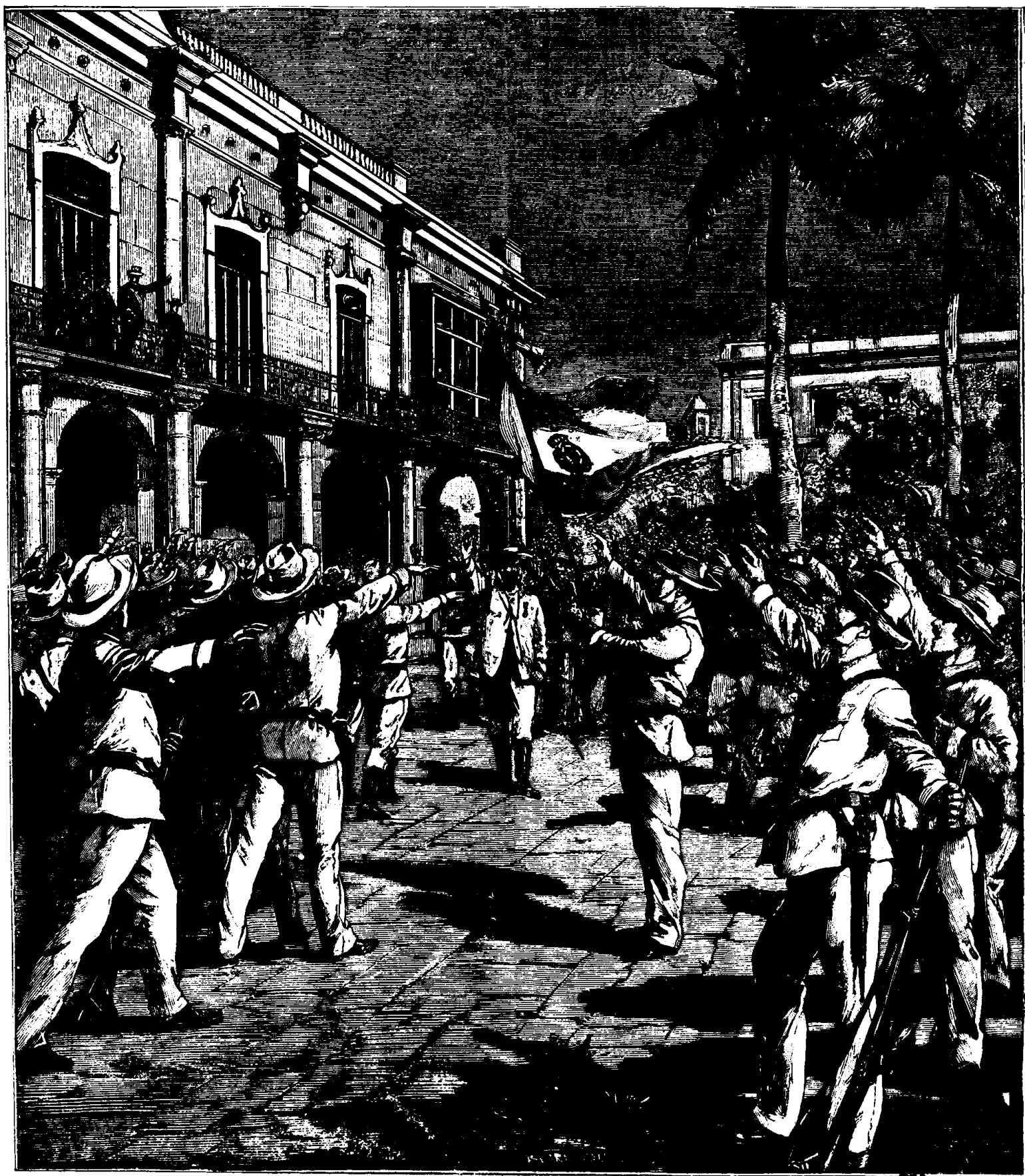
15<sup>ME</sup> ANNÉE, No 737.—SAMEDI, 18 JUIN 1898

BERTHIAUME & SABOURIN, Propriétaires

Bureaux : No 42, PLAGE JACQUES-CARTIER, MONTREAL

## ANNONCES :

La ligne, par insertion - - - 10 cents  
Insertions subséquentes - - - 5 cents  
Tarif spécial pour annonces à long terme



LA GUERRE HISPANO-AMERICAINE. — Les soldats espagnols à Cuba faisant le serment de vaincre ou de mourir

## LE MONDE ILLUSTRÉ

MONTRÉAL, 18 JUIN 1898

## SOMMAIRE

TEXTE.—Zig-zag, par R. le Fort.—Chronique, par Mme Dandurand.—Poésie : Bonheur d'aimer, par S. Durantel.—Nouvelle : Une vision, par Louis Fréchette.—Poésie du souvenir, par Lierre des Bois.—Les soldats espagnols à Cuba.—Galerie canadienne : L'hon. M. A. Turgeon, par J.-A. Pelland.—Nos fleurs canadiennes, par E.-Z. Massicotte.—Mme Dandurand, par F. Picard.—Poésie : Sonnets légers, par A. Pelletier.—La prière.—Poésie : Sourires, par L. Mercier.—Courrier de la mode, par Blanche de Géry.—La fête-Dieu sur mer.—Astronomie, par Henri de Parville.—Le sport.—Origine du jeu de dominos.—Conseils pratiques.—Choses et autres.—Feuilleton.

GRAVURES.—La guerre hispano-américaine : Les soldats espagnols de Cuba faisant le serment de vaincre ou de mourir ; La flotte américaine devant Porto-Rico.—Portraits : Mme R. Dandurand ; L'hon. A. Turgeon, ministre provincial.—Excursion des élèves des Jésuites : Au débarcadère de la Pointe-aux-Trembles ; Parade militaire en face du couvent de Boucherville.—Vue de la cathédrale de la Havane.—Une déclaration à la campagne (9 gravures).—Devinette.

## PRIMES A TOUS NOS LECTEURS

LE MONDE ILLUSTRÉ réserve à ses lecteurs mêmes l'escompte ou la commission que d'autres journaux paient à des agents de circulation.

Tous les mois, il fait la distribution gratuite, parmi ses clients, du montant ainsi économisé. Les primes mensuelles que notre journal peut, de cette sorte, répartir parmi ses lecteurs sont au nombre de 94 ; soit, 86 de une piastre chacune, et puis un des divers prix suivants : \$2, \$3, \$4, \$5, \$10, \$15, \$25 et \$50.

Nous constituons par là, comme les zélés du MONDE ILLUSTRÉ, tous nos lecteurs, et pour égaliser les chances tous sont mis sur le même pied de rivalité ; c'est le sort qui décide entr'eux.

Le tirage se fait le 1er samedi de chaque mois, par trois personnes choisies par l'assemblée.

Aucune prime ne sera payée après les 30 jours qui suivront chaque tirage.



Il y avait une fois un pauvre chroniqueur à qui l'on disait :

—Rien aujourd'hui pour notre journal ! Voulez-vous bien nous faire quelques lignes pour distraire nos lecteurs ?

—Quelques lignes... qu'entendez-vous par là ? Huit ou dix ?

—Oh ! une colonne ou deux, cela suffira. S'il y en a trois, ça passera.

—Malheureux ! de quelques lignes vous sautez à trois colonnes !... Et vous voulez cela demain ou après-demain, sans doute ?

—Mais non, M. : tout de suite. Ecrivez, racontez la guerre des Américains et des Espagnols, ou des femmes de la rue X., ou des chiens et des chats : pourvu que vous fassiez lire...

—Hélas ! dites plutôt : dormir. Tenez, rien que de songer à ce que vous venez de me suggérer, je dors debout !

Et voilà comment le misérable chroniqueur s'est mis la plume à la main, l'imagination à la torture—et vous, ô aimables lectrices et lecteurs, au supplice.

Après un exorde aussi touchant, l'orateur s'épongeant, les auditeurs gagnèrent soit : je vais boire... soyez tranquilles ! J'ai horreur des liqueurs maudites, des ivrognes, et bois l'eau... sans jeu de mots. Si vous me croyiez capable de ce méfait, je prendrais une mesure en putréfaction... voyons : qu'est-ce que cette mesure-là !—Ah ! oui, une mesure radicale. Or, comme radical veut dire avancé, et que ce qui est avancé est en putréfaction... Savez-vous bien que je tombe en pâmoison devant la rapidité de conception que possède cette folle du logis : l'imagination ? Avoir compris tout cela, quand moi, je me creusais la tête pour savoir ce que c'était !...

Cette mesure radicale, ce serait... oh ! il fait si chaud, et ce serait si bon !... d'aller me coucher sur la montagne. Aux grands mots, les grands remèdes.

Je vous vois frétiller de plaisir, vous disant :

—Est-ce qu'il va nous laisser la paix ?... Quelle chance, s'il allait dormir !

Ce serait ben de valeur !...

Encore une valeur que je n'ai pas pu mettre dans mon porte-monnaie jusqu'ici : je ferai pourtant mon sapré petit possible pour en avoir un jour ou l'autre... Je vous le dirai, dès que je l'aurai trouvée.

Vous avez certes compris tout de suite qu'il s'agit de Cuba.

Est-il enfermé dans le port de Santiago (qu'il faudrait écrire : Sant-Iago, puisque cela veut dire : Saint-Jacques) ?

—Qui ça ? allez-vous dire.

—Mais Cervera.

Or, les Espagnols du côté des Pyrénées prononçant indifféremment *b* pour *r*, et renversant la vis (ou vice-versa, si vous aimez mieux), *r*, pour *b*, j'opine pour Cervera.

Lorsque l'amiral Sampson voudra pénétrer dans le port de Santiago, il me semble entendre le dialogue suivant :

SAMPSON :

Que fais-tu dans ce lieu,  
Brandissant cet épéu ?

CERVERA :

C'est moi qui suis Cerbère,  
Gardien de ce sombre hémisphère ;  
Et je conduis aux cabanons  
Du Léthé ceux qu'enclôt la tombe noire.

SAMPSON (sans songer) :

Nom d'un mille canons !  
Leur portes-tu parfois à boire ?

Voilà, chers lecteurs, les plus fraîches, les plus véridiques nouvelles de la guerre.

Nous n'avons pas besoin, nous, de fabriquer des dépêches : nous en avons... à revendre !

Vous savez le bonheur que l'on éprouve à se promener dans le jardin... des autres. Allons-y donc, si vous le voulez bien.

Un journal des Etats-Unis, de l'Etat de New-York même, publie une annonce.

Sur l'air du traderidera, la la la !

Avec cette simple variante :

Sur l'air du ça t' déridera, la la la !

Je copie :

“Attendez—Rendez à Cezar ce qui appartient à Cezar.—N'oubliez pas le Maine et non plus la date qu'il jouera a...—Le seul cirque qui ne se divisent pas, et qui vous donnent entière satisfaction le cirque Y. Z.—Le meilleur cirque que l'on puisse avoir a... On vous donne tout ce qu'il y a, enfin de gymnase, tours de force etc. Les plus grands artiste, Français et Japonais sont inclus...”

Le reste de l'annonce disparaît dans un grand trou. Que dites-vous de Cezar—car lézard seuls, peuvent avoir inspiré ce chef-d'œuvre !—J'adore le seul cirque qui ne se divisent pas : ça, c'est un cirque, au moins !

—Ousqu'est mon fanaux ?

—Dis donc : mon fanal, je te l'ai fait observer déjà.

—Tiens ! crois-tu que mon fanaux est comme ces petits fanals que tu vois là-bas ? Mon fanaux, à lui seul, en vaut vingt comme ces petits fanals !

De même, ce cirque, tellement vaste, vaut à lui seul bien des cirques. Aussi, ce cirque vous donnent-il entière satisfaction, avec des artiste français et japonais tout inclus !

Voilà ce qui s'appelle tourner en un... cirque vicieux !...

Puisque nous parlons guerre—voilà une qualité que nos aimables lectrices nous pardonneront, attendu que, comme consolation, elles ont la ressource de parler... trop !—j'ose prendre la liberté grande de parler des valeureux troupiers du 65e bataillon... les 64 autres étant dans les limbes, m'a avoué un magistrat de notre métropole commerciale de l'Amérique du Nord (tout ça, pour dire : Montréal !)

Je ne sais pas du tout s'il s'agit de nos bons amis du 65e : si j'ai dit 65e, c'est pour désigner des soldats. Il y en a peut-être d'autres ?... Moi, je vous avoue en toute humilité ne connaître que nos braves pompiers—oh ! ceux-ci, je les aime bien !—, nos agents de police, dont la mission est si dure et que personne ne plaint. Ils sont forts bons, très polis : chaque fois que j'ai eu besoin d'un renseignement, ou de quoi que ce soit, je les ai trouvés pleins d'empressement.

Or donc—disait Joseph Bonhomme,—il y a un tir à la cible à la côte Saint-Luc : et, pour s'amuser ou pour s'exercer (on ne peut savoir cela au juste), les soldats tuent nos bons habitants de la Côte.

Il faut avouer que c'est un exercice très... malsain, et j'espère qu'on aura mis bon ordre à cela, en haut lieu. Je sais que M. le maire de la Côte Saint-Luc a réclamé très vivement auprès du ministre de la guerre à Ottawa ; disant même, dans sa requête, “que si le ministère ne prenait pas des mesures promptes et efficaces, sa municipalité, ses administrés, verraient à se protéger eux-mêmes.”

On doit féliciter M. le maire qui a su parler un langage énergique : je suis soldat—je sais donc pertinemment que le soldat traite du haut de sa grandeur le pékin : chose que je déteste. Pas le pékin—mais la manière de le traiter. Car pour faire un soldat, il faut au préalable un pékin—comme pour faire un civet, il faut un lièvre... excepté à Paris, où l'on fait d'excellents civets avec des... chats.

Mais nous ne sommes pas à Paris, ni en civets.

Ne trouvez-vous pas que la municipalité de la Côte Saint-Luc—ou toute autre municipalité—a le droit (je ne dis pas : aurait le droit), a le droit de se protéger ? Si le ministère de la guerre, sans souci de la vie de nos concitoyens, faisait continuer les exercices de tir de façon à exposer encore nos habitants, ceux-ci pourraient, évidemment, user de représailles, s'armer, et chasser l'envahisseur.

Nul tribunal ne pourrait condamner nos habitants, mis en cas de légitime défense.

C'est très beau, d'être soldat : mais à chacun son droit.

La Fête-Dieu tombe un jeudi et se reporte au dimanche suivant. Le jeudi qui suit la fête de la Sainte-Trinité est le jour fixé pour cette grande fête.

C'est de Belgique, de Liège, que cette idée de célébrer la sainte Eucharistie est partie ; au XIIIe siècle, le pape Urbain IV la décréta d'obligation.

Dans sa bulle instituant la Fête-Dieu, il disait :

Sans doute, le Jeudi-Saint est la vraie fête du Saint-Sacrement. Mais, ce jour-là, l'Eglise étant tout occupée à pleurer la mort de son Epoux, à réconcilier les pénitents, à consacrer le saint chrême, il a été bon de prendre un autre jour pour que la sainte Eglise pût manifester toute sa joie.

Que c'est beau, les processions de la Fête-Dieu ! Que c'était beau, quand l'armée française y prenait part, organisait ses superbes reposoirs sur canons, caissons, surmontés de soleils de baïonnettes, flanqués de faisceaux d'armes, les drapeaux glorieux frémissant au-dessus de l'Hostie devenue Dieu !...

O souvenirs d'antan !...

Ne resterait-il que la religion du souvenir ?... Mais non : et la valeureuse France se relève de jour en jour, sous les douces et nobles émotions du souvenir de la religion.

Nos jeunes élèves du collège Sainte-Marie,

Vrais petits marquis  
Mis  
Comme des princes

dans leurs gracieux uniformes, se sont donné le luxe d'une promenade en bataeu.

Notre artiste photographe, les voyant si... appétissants, les a... croqués... oh ! pas à fond, rassurez-vous ! Il nous en a laissé assez pour que nous puissions juger de la figure qu'ils faisaient en ce moment solennel de la *croûte*. Et dites-moi : n'est-ce pas vraiment joli, ce gracieux ensemble, lorsque nos jeunes amis débarquent à la Pointe-aux-Trembles ?

Voyez-les, après cela, sur le devant de... leur porte : car ils sont chez eux, là.

J'ai cherché à les reconnaître : pas moyen !

Quand un inconnu nous demandait, au régiment, nos compagnons d'armes nous posaient la question :

—L'avais-tu déjà vu ?

—Mais non ; c'est la première fois que je le vois.

—L'as-tu reconnu ?

Ainsi en est-il de moi, hélas ! Bien que nous ayons de nombreux amis parmi cette riante et exubérante jeunesse, je ne les ai jamais vus !

Les journaux quotidiens ayant donné des détails très complets sur cette sortie, nous croyons inutile de les répéter : nos lecteurs auront lu tous ces détails.

La bénédiction et la consécration de la belle église de l'Immaculée-Conception, au village DeLorimier (...village !... comme le carré Viger pourrait être village aussi !), a eu lieu dimanche, 5 mai, à 9½ heures du matin, au milieu d'une affluence considérable. Mgr Bruchési est venu procéder à cette consécration ; comme partout, il a été acclamé par la foule. On peut bien le dire, Mgr notre archevêque sait se faire aimer de ses ouailles.

Il y a eu également confirmation : toute la journée fut une journée de fête, de belles et douces fêtes, ne laissant que de délicieux souvenirs.

Le RR. PP. jésuites, le bon Père Désy en particulier, doivent avoir été satisfaits de cette journée : malgré que le respect du prêtre semble s'amoinrir dans les grandes villes, à Montréal principalement, cependant, il en reste.

*Rodolphe Le Fort*

## CHRONIQUE

VANITÉ DES VANITÉS

Dans la chronique mondaine d'une grande revue française, je lisais dernièrement les lignes suivantes :

Au cercle de la reine d'Italie on remarque toujours beaucoup d'Américaines. On assure que les souverains voudraient marier tous les hommes disponibles de leur noblesse avec les filles des riches yankees. On voit peut-être là un ingénieux moyen d'éviter la faillite qui menace le pays. De leur côté les jeunes filles d'outre-mer souhaitent anoblir leurs milliards, et cherchent à décrocher toutes les couronnes héraldiques du globe. Elles y réussissent assez bien. En ce qui concerne la seule Italie, il y a plus d'une princesse romaine qui a vu le jour à New-York ou dans la très récente cité de Chicago.

La vieille Europe tout entière, au reste, ne demande pas mieux que d'aider la jeune Amérique à se dégorger entre ses mains.

Cela est assez naturel de la part d'une certaine catégorie de la noblesse européenne décrépète et banque-

routière. Elle a tout à gagner de la déviation sur ses terres du Pactole américain et de l'infusion d'un sang jeune et pur dans les veines de ces rejetons anémiques et dégénérés.

Ce qui se conçoit moins facilement, c'est le consentement des belles et vigoureuses démocrates de la terre libre à ce métier de dupes.

Quel jettatura est-ce donc qu'un titre ? Quelle fascination ce mythe prestigieux n'exerce-t-il pas encore dans un âge et jusque dans un pays qui se vantent d'avoir vaincu le plus de préjugés ! Que de blanches et pures victimes aussi n'a-t-on pas immolées à ce Minotaure !

Le principe d'antique équité, qui, lors de la formation des empires, appelait indistinctement aux premiers emplois—sujets à plus de périls que de gloire,—les citoyens capables de servir leur patrie, s'est bientôt corrompu.

L'orgueil invétéré, l'égoïsme de l'homme, l'amour du panache en ont fait l'absurde principe d'hérédité.

Et cette monstrueuse comédie, ce désastreux enfantillage règnent depuis des siècles par toute la terre, livrant parfois le sort des peuples aux caprices d'un ambitieux ou d'un imbécile—exploitant les trésors de forces physiques et morales du peuple—comblant d'or et de privilèges une caste inutile, gâtée par l'abus des jouissances et qui cache sa débilite sous l'éclatante cuirasse de lointains autant que valeureux ancêtres.

La vieille noblesse a pourtant ses descendants virils, jaloux de jouer encore un rôle sérieux dans l'histoire de leur pays, et soucieux de perpétuer dans la Politique, la Diplomatie et la Science, la célébrité de leurs noms. Ces hommes ont la vraie noblesse, qui, loin de dédaigner le travail, cherche à se créer, par des œuvres utiles, une supériorité moins théorique que celle qui réside dans un stock de vieux souvenirs. Mais le plus grand nombre se contentent de cette supériorité vaine.

Combien d'héritiers de noms historiques sont satisfaits de régner aujourd'hui en Europe, dans les royaumes de la Mode et du sport.

Ils croient avoir assez fait pour éblouir le monde quand la chronique mondaine parle le matin de leur chasse, ou qu'elle décrit la toilette portée par eux dans un cotillon.

Depuis l'invention de la vapeur, les paquebots d'outre-mer ont souvent versé sur notre continent pélemêle, avec le flot d'immigrants cosmopolites, ces intéressants spécimens d'une aristocratie abâtardie. Ils ont voulu voir cette Amérique inhospitalière aux tyrans et tyranneaux, ce sol que ne foula jamais le pied d'un monarque. Ils ne s'y sont pas sentis plus petits, car leur insignifiance est comme galvanisée par la pensée toujours présente de l'aïeul qui se battit aux croisades, ou qui, en qualité de Premier Gentilhomme de la chambre, passa jadis la chemise à Henri IV. Un tel avantage leur donna le droit de regarder de fort haut de pauvres gens qui avaient bien quelque aïeul vivant du temps des croisades, ou alors qu'Henri IV changeait de chemise, mais dont on a oublié de conserver le nom dans un registre de famille.

Il y a quelques-uns de ces princes qui viennent ici pour affaire. Ce sont des commis-voyageurs, vendant sur échantillons des arbres généalogiques et de vieux parchemins. Leur valise contient aussi des blasons mal étamés, pour le redorage desquels ils demandent des *soumissions* à nos capitalistes. Sans les avoir vus, il me semble que je pourrais tracer le portrait physique et moral de ces trafiquants d'armoiries plus présomptueux que fiers, derniers descendants d'une lignée de nobles fainéants dont on sera souvent bien embarrassé de raconter les exploits à la petite Américaine devenue héritière de leur nom.

C'est trop souvent à de tels personnages, en effet, que les gogos de papas américains vendent leurs filles. C'est à ces écumeurs de millions qu'ils livrent le plus précieux de tous leurs trésors,—leur seul trésor à vrai dire, puisque les richesses n'auraient sans lui ni utilité ni raison d'être, et qu'aussi bien on les jette à sa suite d'une main légère.

L'inestimable privilège que donne la fortune pour-tant est l'indépendance. Ces démocrates avides de

grandeurs n'en usent même pas. Avec leurs dots royales elles font des mariages de raison.

Princesse ! comtesse ! marquise ! ces mots magiques jettent un sort aux petites plébéiennes, et leur font sacrifier tout... tout, même le Bonheur.

Telle est l'inconséquence humaine. Un demi-siècle d'efforts, de luttes et d'un labeur acharné de la part d'un homme ; la victoire sur tout ce qui voulut s'opposer à son élévation, la conquête des milliards, l'établissement d'une puissance presque sans bornes aboutissent à ce triste couronnement : sacrifier sa fille au plus captieux des préjugés mondains.

Et ces hommes clairvoyants, avisés mais tendres pères surtout, en croyant donner à leur enfant avec une couronne héraldique le plus beau sort du monde, ne lui font, en somme, qu'un cadeau incomplet.

La satisfaction de la vanité n'est en effet qu'un accessoire, qu'un luxe superflu du bonheur. C'est la broderie d'or qui doit se brocher sur une belle et forte texture. Sans ce fond de sympathique estime conjugale la broderie vaut peu de chose.

Autant vaudrait recevoir le présent d'une cassette précieuse et fermée, dont on ne connaîtrait pas le secret.

Mais l'appât du titre, le besoin de dominer continueront d'aveugler leurs victimes, et gâcheront encore bien des vies qui autrement auraient été trop heureuses.

L'exemple des compatriotes désillusionnées n'y fera rien.

Il en reviendra longtemps des divorcées comme la princesse Colonna avec des petits princes sans père, chez qui l'atavisme se manifestera peut-être cruellement pour faire souffrir davantage celle qui les mit au monde (car les déceptions de la mère sont plus poignantes mille fois que celles de l'épouse).

Et l'on prêchera toujours la vanité des grandeurs sans convertir ceux qui ne veulent pas entendre. Ces paroles même de l'homme à qui nulle grandeur et nulle puissance ne manquèrent ne convaincront personne.

— "Je ne crois pas avoir été heureux vingt-quatre heures dans ma vie," avouait Bismarck il y a quelques jours.

Qui sait s'il ne faut pas voir dans cette apparence des privilégiés de la Fortune, courant en sens inverse du bonheur, le fonctionnement de la loi providentielle qui refuse aux habitants de cette planète la félicité absolue !

Je me figure l'une de ces héritières fameuses épousant par amour—après avoir fièrement repoussé les propositions commerciales des prétendants titrés—quelque beau et brave garçon de sa race, capable de lui apporter le prestige d'une haute position dans son propre pays. Je vois cette femme mère de vaillants et intelligents petits yankees, exerçant dans la république une espèce de royauté mille fois préférable aux dignités de caudataires remplies par les duchesses des cours européennes, et je me dis :

"Non, ce serait trop beau. Il ne manquerait donc rien à ces élues terrestres."

C'est égal, ces concitoyennes de Georges Washington me déconcertent. Si le fondateur de leur liberté revenait sur la terre, avec quelle amertume ne verrait-il pas combien les richesses de ce sol arraché par lui à la tyrannie ont amolli les âmes de ces républicains dégénérés.

—C'était bien la peine, penserait-il, de nous affranchir pour voir sitôt, au bout d'un pauvre siècle, l'élite de la république déjà lassée d'indépendance, retourner d'elle-même sous le joug et les filles de nos frères matrones réapprendre la révérence de cour !

Cornélie, républicaine antique, aime mieux rester la veuve d'un romain que de devenir l'épouse d'un roi. Belle leçon pour les Américaines qui ne savent pas apprécier le bienfait qu'elles reçoivent avec la vie sur cette terre libre.

On ne saurait être que ce qu'on est. La seule grandeur, la véritable fierté consiste à ennoblir par ses mérites la condition où l'on est né et à forcer les autres à la respecter.

Mme DANDURAND.

## BONHEUR D'AIMER

Mon rêve d'enfant de vingt ans,  
Mon rêve couleur de printemps,  
Couleur d'aurore,  
Est clair comme le ciel d'avril  
Quand le soleil revient d'exil  
Et le colore.

Mes yeux ont désappris les pleurs ;  
Je suis gris du parfum des fleurs  
Que sont tes lèvres,  
Et j'ai plus de bonheur cent fois  
Que ne sont riches d'or les rois  
Et les orfèvres.

Ainsi qu'un décor fabuleux  
Fleuri de lis et d'iris bleus  
Constellé d'astres,  
La route à suivre m'apparaît  
Blanche jusqu'au but, sans arrêt  
Et sans désastres.

Et je vais, fier comme un vainqueur  
N'ayant d'autres soucis au cœur  
Que de toi-même :  
Sage des sages, fou des fous,  
Que m'importe, vu, tout m'est doux  
Puisque je t'aime.

S. DURANTEL.

## UNE VISION

Il n'y a encore que quelques années, tout se réduisait, dans le domaine scientifique, soit à un positivisme brutal, soit à un spiritualisme transcendant, attribuant tous les mystères inexplicables de la nature à l'action directe de l'occultisme, quand on ne pouvait pas les assigner à l'intervention formelle de la Providence.

En présence de phénomènes un tant soit peu en dehors du cercle des connaissances actuelles, les uns niaient carrément le fait, lui opposant le mot *impossible* — dont nulle intelligence humaine n'a pourtant le droit de définir la portée quand il s'agit de science spéculative ; les autres expliquaient tout par les mots *miracle* ou *maléfice*.

Et, chose assez curieuse, bien que partant de principes si opposés, on en arrivait au même point : c'est-à-dire à contester sans restriction l'existence de ce que l'on est convenu d'appeler le merveilleux dans le domaine purement physique ou matériel, — tous par conséquent se proclamant, avec une entente aussi unanime que présomptueuse, les dépositaires de la science absolue.

Tous semblaient dire à la création, à la nature, à la loi éternelle et divine : Nous vous avons sondées jusqu'au fond ; nous avons mesuré votre action tout entière ; vous n'avez plus l'ombre d'un arcane à nous révéler ; halte-là, vous n'irez pas plus loin !

Perpétuelle outrecuidance de l'esprit humain !

Risible orgueil de la taupe qui, jaugeant tout à la mesure de sa taupinière et de son grain de blé, invoque son aveuglement même pour nier le soleil et les constellations !

On commence à en rabattre un peu de part et d'autre, heureusement.

Devant les merveilles qui s'accomplissent tous les jours sous nos yeux, devant les découvertes physiques et physiologiques qui sont en train de révolutionner le monde et d'ouvrir pour ainsi dire un nouvel avatar à l'humanité, ceux qui pensent et essaient d'envisager l'avenir sans parti pris, se demandent si la science du siècle n'a pas aujourd'hui le droit d'élever les yeux vers des hauteurs jusqu'ici interdites à ses regards, et de jeter à l'inconnu le cri autrefois réputé sacrilège : *Quo non ascendam ?*

— Vous voulez parler du spiritisme, me dira-t-on ; vous y croyez donc ?

Je réponds :

— Oui et non. Je crois au spiritisme, comme je crois à l'alchimie. De même que les travaux des chercheurs du grand œuvre ont produit la chimie moderne, il pourrait bien naître, des rêves du spiritisme, toute une branche de science *naturelle* dont les hypothèses

les plus hardies ne sauraient mesurer ni le poids ni l'action dans les choses de l'avenir.

Notre siècle, qu'on a appelé le siècle de la matière, pourrait bien, avant d'avoir terminé son évolution, se servir de cette même matière pour ouvrir à l'humanité des horizons idéaux et spiritualistes que les songes des plus ambitieux optimistes n'ont pas même osé présenter.

Qu'on me pardonne de faire précéder, par ce long et solennel préambule, une toute petite histoire bien naïve et bien simple, que je tiens d'un brave missionnaire qui m'en a affirmé sur l'honneur la complète authenticité dans ses moindres détails.

La bonne foi du narrateur est pour moi hors de tout doute ; et, du reste — on le verra par le fond même de l'histoire — ces choses-là ne s'inventent pas.

C'était, il y a cinq ou six ans, pendant que se tenait à Londres le *Congrès international de psychologie expérimentale*.

Nous étions cinq ou six amis, tous hommes d'études, tous des esprits "ouverts à la conviction", comme on dit en anglais, et sans hostilité préconçue contre ce qui, de prime abord, semble paradoxal dans les prétentions de ceux qui veulent imprimer à la science une nouvelle direction.

Et la conversation tomba sur l'hypnotisme, la suggestion, la double vue, la télépathie, la lucidité, le magnétisme, les expériences de Charcot, les affirmations d'Eugène Nus, les dissertations du docteur Gibier, les constatations extraordinaires de Lombroso, de Rochas et de tant d'autres savants qui s'occupent de ces phénomènes physiques encore inexplicables.

Et nous citions nombre de faits contrôlés par ces esprits sérieux avec toutes les précautions que la science expérimentale impose à ses chercheurs.

Nous parlions de matérialisation, de corps astrals, de dédoublement, de seconde vue, et en général de cette science du psychisme, dont Gladstone s'est occupé dont les principaux membres de la Société Royale de Londres sont des adeptes, et dont le grand chimiste, le Pasteur de l'Angleterre, William Crooks, est à la fois le parrain et le premier pontife.

Le missionnaire dont je viens de parler était avec nous ; il écoutait et hochait la tête.

— Voyons, monsieur l'abbé, fit quelqu'un, vous ne vous prononcez guère ; quelles sont vos idées là-dessus ?

— Ma foi, répondit-il, vous pourriez m'en conter long sur ces questions avant de m'étonner.

— Vous croyez à ces phénomènes ?

— Certes ! j'ai même vu plus fort que tout ce que vous venez de signaler.

— Vraiment ?

— J'ai été témoin d'un fait futur.

— Bah ! est-ce sérieux ?

— Oui, messieurs ; moi qui vous parle, j'ai vu, de mes yeux vu, en pleine nuit, la tête couverte et les yeux fermés, quelque chose de très caractérisé, qui ne s'est réellement produit que trois heures plus tard.

— Voilà qui est extraordinaire ; contez-nous cela.

— Volontiers.

Et le brave missionnaire, d'un ton de sincérité sur lequel je n'ai pas besoin d'insister, nous relata l'étrange fait qui suit :

— Dans l'hiver de 1886, dit-il, je voyageais en *carriole*, le long de la rivière Gatineau, sur le chemin qui conduit de Bascatong à Maniwaki.

— J'avais pour compagnon de route mon confrère missionnaire, le père Dozois, et pour cocher un individu du nom de Caron.

— Nous revenions d'une petite mission dans les chantiers du haut de la rivière, et nous approchions d'un endroit qu'on appelle le Castor-Blanc, et où nous devions nous séparer.

— Le temps était beau et sec, les routes pas trop mauvaises ; il faisait pleine lune ; et, comme nous craignons un peu de dégel pour le lendemain, nous décidâmes de voyager toute la nuit.

— Nous étions, mon compagnon et moi, assez confortablement installés sur un siège bien rembourré et bien clos, avec nos peaux de buffles chaudement bordées autour de nos épaules ; et, dans les longs intervalles de nos causeries, nous laissions nos rêves battre

la campagne solitaire aux tintements monotones des grelots.

— A la longue, le bercement de la voiture nous invita au sommeil ; et, notre peau de buffle soigneusement relevée sur nos têtes, un peu appuyés l'un sur l'autre, nous nous endormîmes, pendant que notre cocher sifflait un air du pays et faisait claquer son fouet pour encourager sa bête.

— Après quelques heures de repos ainsi dérobées à la fatigue de la route, j'eus la conscience d'une étrange sensation.

— Il se passait en moi quelque chose d'extraordinaire.

— Je ne dormais plus, mais je ne me sentais pas complètement éveillé.

— J'éprouvais comme une espèce de bien-être, très conscient, très lucide, mais qui aurait été mêlé à je ne sais quelle confuse impression du rêve.

— C'était de la somnolence ; je m'en rendais parfaitement compte. Mais je me rendais aussi parfaitement compte, comme en pleine veille, du milieu ambiant et des circonstances qui m'entouraient.

— J'entendais le bruit de la voiture, le timbre de grelots, les ébrouements de notre cheval, les coups de sifflet du cocher, et même, par moments, les ronflements de mon camarade dont je sentais l'épaule presser la mienne.

— Peu à peu cette perception des choses extérieures devint extrêmement intense, j'oserais dire plus intense que dans le cours ordinaire de la vie éveillée.

— C'était la première fois que je passais en cet endroit ; j'avais la tête entièrement recouverte d'une épaisse peau de buffle ; j'avais même les yeux hermétiquement clos ; or je voyais tout autour de moi, comme en plein jour, et avec une précision de nuances et de contours extraordinaire.

— Je pouvais compter les arbres, décrire les maisons, lire les enseignes.

— Je pressentais même ce que je ne pouvais pas encore apercevoir, les détours du chemin, les ponts, les montées et les descentes.

— Plus que cela — et ici le mystère se corse — je pouvais nommer les villages, les rivières ; la moindre crique me semblait connue depuis dix ans.

— Notez que tous ces détails furent amplement vérifiés quelques heures plus tard par notre cocher qui, lui, était familier avec les lieux que nous venions de parcourir.

— Mais n'anticipons pas.

— J'étais toujours dans cet état de torpeur lucide dont je viens de parler, lorsque je m'aperçus que nous entrions dans un bois.

— Alors j'eus une autre sensation étrange.

— Il me sembla, de même que les distances se rapprochaient avec une incroyable vitesse, que le temps lui aussi, comme dans certains rêves, se précipitait avec une rapidité vertigineuse.

— En quelques minutes, je crus avoir parcouru des lieues et vécu des heures.

— Je me trouvai de l'autre côté de la forêt, à l'orée du bois, et j'aperçus à ma gauche, à quelques pas du chemin, une maison que je reconnaîtrais encore entre dix mille.

— Le pignon faisait face à la route — un pignon orné et peinturluré d'une façon toute particulière — et dans une fenêtre percée entre la porte d'entrée, qui était peinte en vert, et une autre ouverture, une femme se tenait debout, les manches retroussées, avec une chat gris dans ses bras, un gros matou qu'elle caressait en nous regardant passer.

— La vision était tellement vive, tellement accentuée dans tous ses détails, que, malgré l'impression vague qui me restait d'être le jouet d'une hallucination, je secouai ma torpeur, et baissai brusquement la peau de buffle qui me couvrait les yeux.

— La lune s'était couchée, il faisait sombre, et nous étions en plein bois.

— Mon mouvement avait éveillé mon compagnon. Je lui racontai ce qui venait de m'arriver.

— Vous avez rêvé, me dit-il, c'est bien simple.

— Et il se rendormit.

— En effet, moi-même je croyais bien avoir rêvé ; mais je me disais : Quel drôle de rêve tout de même !



ESPAGNE. — VUE DE XÉRÈS RÉPUTÉE POUR SON VIN PARTICULIER

“ Je regardai à ma montre, il était quatre heures du matin.

“ Ne me sentant plus aucun besoin de sommeiller, j'essayai de tuer le temps en égrenant mon chapelet ; mais la singulière vision ne poursuivit.

“ J'avais constamment cette maison, cette femme et ce chat devant les yeux.

“ Enfin trois heures s'écoulèrent ; le jour s'était lentement faulfilé à travers les arbres, et le soleil venait d'apparaître à l'horizon, lorsque, notre voiture ayant fait un brusque détour, nous débouchâmes tout à coup à la lisière du bois.

“ Jugez de ma stupéfaction, messieurs !

“ La maison était là — la maison vue dans mon sommeil — absolument telle que je l'avais encore présente à la mémoire, avec son pignon curieusement orné, son badigeonnage de mauvais goût, sa porte verte et ses deux fenêtres de façade.

“ Je poussai mon compagnon, et lui dis :

“ — Regardez !

“ Il se frotta les yeux, et une exclamation de terrifiante surprise lui échappa, lorsqu'il eut aperçu comme moi, dans la fenêtre centrale de l'étrange maison, une femme qui, les manches retroussées, nous regardait passer, en caressant un énorme chat gris qu'elle tenait dans ses bras.

“ — C'est elle, lui dis-je en ne pouvant me défendre d'un léger tremblement dans la voix ; je la reconnais parfaitement telle que je vous l'ai décrite et que je l'ai vue, il y a trois heures.

“ Ainsi, messieurs, conclut le missionnaire, mon rêve — si toutefois cela peut s'appeler un rêve — avait non seulement franchi par anticipation une distance d'au moins six lieues, mais encore était allé au-devant d'un événement futur — si le mot événement n'est pas trop ambitieux pour désigner un fait aussi vulgaire.

“ Comment expliquer ce phénomène ?

“ Je le laisse à plus habile que moi. ”

— Et, monsieur l'abbé, demanda l'un des auditeurs, n'avez-vous jamais pu retracer une liaison quelconque entre ce fait et quelque autre circonstance subséquente ou antérieure ?

— Jamais, monsieur, répondit le missionnaire. Le fait est toujours resté pour moi d'une insignifiance absolue comme portée pratique ou suggestive, et ne peut se rattacher à rien de ce qui m'est arrivé avant ou après.

Et c'est bien ce qui m'intrigue le plus.

Si je pouvais voir là quelque avertissement, quelque signification bonne ou mauvaise, je conclurais au surnaturel, mais pas au mystère.

Tandis qu'en présence d'un fait sans valeur, sans conséquence et sans relation aucune avec quoi que ce soit, que voulez-vous penser ?

— Avez-vous lu Bodisco ? demandai-je à l'intéressant missionnaire.

— Non, monsieur.

— Eh bien, Bodisco, qui est un homme sérieux, un ancien ambassadeur russe, qui s'occupe beaucoup de ces choses mystérieuses, dans son livre intitulé *Traits de lumière*, expose une théorie bien curieuse relative à ces visions d'événements futurs.

Il prétend que les faits, les abstractions même, ont comme les individus, des corps astrals dont l'existence perpétuellement instantanée serait indépendante du cours du temps, et pourrait, à un moment donné et dans des conditions spéciales, entrer en relation avec les âmes.

Suivant lui, cela expliquerait les prédictions.

— C'est hardi ! fit le missionnaire.

— Dame...

*Lucie Frichette*

### POÉSIE DU SOUVENIR

A Mlle Alberta P..., Acton.

Sur le bord d'un sentier, tout bordé d'aubépines, il était écrit qu'un jour, un papillon viendrait s'abattre, gai, souple, gracieux, aux ailes vagabondes, à la tête mutine. Las sans doute de courir à travers les riches moissons blondes où seules les ardeurs de l'été ne varient point, il s'aventure au souffle de la brise que le hasard dirigeait un peu vers nous.

Était-ce la fraîcheur de nos plages et l'agreste solitude de nos îlots déserts qui lui paraissaient attrayantes ? ou aurait-il surpris, sur son passage, quelques regards timides d'une pervenche douce et noble, dont les délicates attentions et les obligeantes franchises devaient, plus tard, rendre son séjour agréable ? — Je ne sais rien de tout cela. Seulement, je le vis bien des fois, depuis, s'arrêter sur une fleur à demi cachée dans l'ombre et écouter de là les propos tendres que l'on se chuchotait.

Aussi nos bois étaient hospitaliers. Sur la brune il fallait le voir prendre ses ébats et parcourir l'espace à la poursuite d'un oiseau-mouche qui errait loin de son nid, pour revenir ensemble sur un rameau fleuri s'entretenir de leurs conquêtes. Les voyez-vous, tous deux, ces rieurs indiscrets, se balancer sur l'onde et fuir dans nos parterres égayés par leur verve moqueuse ? Vous entendez, n'est-ce pas, leurs taquineries sur la rose sauvage, éclosée par surprise sur un sol trop propice et

jouissant, toujours silencieux, des expériences d'un vieux et courtois soleil, lequel se fait lui-même volontiers aux exigences des espiègles charmeurs ?

Quoi ! vous étiez adulé ainsi, beau papillon, et vous nous avez oubliés pour d'autres inconstances et d'autres plaisirs ? — Je me souviens bien, moi, de vous avoir vu disparaître dans l'azur, avec les derniers rayons de l'astre qui pâlis-saient à l'horizon et j'ai regretté de n'avoir pu percevoir dans le crépuscule naissant quelques-uns de vos nombreux gestes d'adieu. Cependant, j'ai cru que c'était là une de vos ingénieuses fictions et je m'attendais aux premiers beaux jours à un prochain “ au revoir. ” Mais il paraît qu'il ne faut pas trop présumer de l'avenir, puisque les jours se succèdent et ne se ressemblent pas... Pourtant, hier, il m'a bien semblé voir sur la plus belle pensée de mon jardin, une poussière d'or inaccoutumée, et je me suis dit rêveusement : “ Ce doit être lui qui a passé par là. ” Alors, anxieuse et l'oreille tendue, j'épiaï le moment où un papillonnement rose m'aurait averti de votre arrivée.

Hélas ! j'attends encore ! Quand donc reviendrez-vous dans nos plaines écouter l'écho d'un souvenir ?

*Lucie des Bois*

### LES SOLDATS ESPAGNOLS A CUBA

(Voir gravure)

Le bombardement des ports de l'île de Cuba a été commencé par les vaisseaux américains. Dès que ces vaisseaux parurent en vue de l'île, le maréchal Blanco, qui commande en chef les troupes espagnoles à Cuba, fit afficher un manifeste adjurant l'armée et la population d'opposer une énergique résistance à l'ennemi.

Une foule énorme s'était réunie autour du Palais du gouvernement, et de nombreuses députations s'étaient rendues auprès du maréchal Blanco pour l'assurer que la population était prête à combattre l'envahisseur.

Le maréchal Blanco les remercia au nom de l'Espagne.

Puis il s'avança sur le balcon du Palais et adressa une allocution aux troupes assemblées.

— Voulez-vous, leur dit-il, jurer de me suivre dans le combat ? Voulez-vous jurer de donner votre sang jusqu'à la dernière goutte plutôt que de laisser l'envahisseur poser les pieds sur le pays que nous avons découvert, et plutôt que de lui permettre de mettre sous le joug un peuple que nous avons civilisé ? Voulez-vous jurer de vaincre ou de mourir pour le drapeau ?

— Oui, nous le jurons ! répondirent les soldats en un cri unanime.

— La flotte ennemie, reprit le maréchal, est déjà devant Cuba. Nos adversaires ont de l'argent ; nous, nous avons du sang à verser et nous sommes prêts à le répandre ! Nous vaincrons ou nous mourrons !

Les troupes accueillirent ces paroles par les cris de : “ Vive l'Espagne ! ”

La foule, qui les entourait, fit entendre des acclamations répétées.

Les chefs de corps des volontaires rendirent ensuite visite au maréchal Blanco et l'assurèrent qu'ils étaient prêts, les uns et les autres, à donner leur sang pour la défense de l'Espagne.

Toute guerre est, d'un côté au moins, œuvre de forban. — G.-M. VALTOUR.

Ce n'est pas l'exaltation religieuse qui refroidit l'âme : rien n'empêche d'aimer que la misère du cœur — Mme de STAEL.



### L'HON. M. A. TURGEON

MINISTRE DE LA COLONISATION ET DES MINES

Cela va devenir maintenant une banalité de dire que la France se souvient de nous, comme c'en était une autrefois de dire qu'elle nous avait oubliés. En effet, notre vieille mère-patrie ne manque plus guère d'occasion de nous manifester hautement ses profondes sympathies.

Aujourd'hui, c'est Honfleur qui s'est rappelé qu'un jour Samuel de Champlain partit de cette ville pour aller fonder un établissement sur les bords du Saint-Laurent, et que cet établissement était devenu la charmante et hospitalière ville de Québec—le boulevard par excellence de l'influence française en Amérique. Et, afin de graver le souvenir de cet événement, qui tient une si large et si glorieuse place dans l'histoire du Nouveau-Monde, Honfleur élève un monument à celui qui fut le père de la Nouvelle-France.

A cette fête du souvenir et de la reconnaissance, Québec ne devait pas être oubliée, et Québec n'a pas été oubliée.



C'est l'honorable ministre de la Colonisation et des Mines qui ira nous représenter à Honfleur, qui ira témoigner de notre attachement aux traditions de la France de Sully, de Richelieu, de Colbert et de notre amour profond pour la France d'aujourd'hui.

On ne pouvait faire un meilleur choix, car M. Turgeon est un des plus distingués parmi les jeunes qui débutaient sous le régime Mercier—cette époque aussi fertile en grands talents qu'elle l'a été en grands événements.

Sa vie politique est courte, mais bien remplie.

Adélar Turgeon naquit à Beaumont, le 18 décembre 1864. Son père Demase Turgeon, était cultivateur, et descendait d'une famille de cultivateurs. Il est, par excellence, un fils de vigoureuse et patriotique couche sociale dont il proclame et dirige, aujourd'hui, l'avènement avec tant d'énergie, d'habileté et d'éclat en ouvrant à son activité les immenses régions non encore colonisées de notre Province.

Après avoir fait de rapides et brillantes études au collège de Lévis, M. Turgeon vint à Québec, pour suivre les cours de la Faculté de droit à l'Université Laval. Il se livra aussi presque immédiatement à sa passion dominante, qui est la politique. Inscrit au barreau en 1887, il se fit remarquer bientôt comme avocat, par un esprit singulièrement net et pratique, un sens supérieur de jurisprudence et une vive intelligence des affaires. En un mot il avait le sentiment de l'honneur de sa profession qu'il exerçait avec autant de délicatesse que de désintéressement.

Cependant, il ne se laissa pas éblouir par ses premiers succès et continua à développer par d'immenses lectures et de profondes méditations une instruction qu'il considérait comme incomplète. C'est à ce labour

passionné et méthodique que M. Turgeon doit la belle position qu'il occupe aujourd'hui.

De concert avec quelques amis d'élite, il fonda un journal que les jeunes gens n'oublieront pas de longtemps. Les articles de M. Turgeon étaient signés "Donoso". Mais il ne faisait qu'ouvrir un débouché aux pensées qui agitaient son ardent cerveau. Ce n'est qu'en 1890, que son nom frappa l'oreille du grand public et révéla ses brillantes connaissances littéraires, historiques, économiques et politiques.

Mil huit cent quatre-vingt-dix fut l'apogée de la fortune politique de Mercier. La France l'acclama comme le représentant et le champion de l'idée française en Amérique ; il reçut un accueil flatteur au Vatican : tous les patriotes le montraient avec orgueil comme le plus bel espoir du pays.

M. Turgeon se lança dans la lutte, à Bellechasse, avec la détermination de vaincre : ce qui était presque un coup d'audace. En effet, le regretté M. Faucher de Saint-Maurice—un gentilhomme s'il en fut jamais—était depuis plusieurs années le député de ce beau comté. Plus littérateur que politique, M. Faucher avait su, tout de même, grâce à son urbanité et à la tournure cavalière de son esprit, se créer une position regardée comme inexpugnable. Cependant, dès les premiers discours d'Adélar Turgeon, il fut facile de voir que la fortune trahirait M. Faucher ; car nul ne sait mieux que le député de Bellechasse s'emparer de la foule, la captiver en parlant à son imagination, à ses instincts les plus généreux, en mêlant à l'enchaînement des démonstrations passionnées les grands tableaux de la politique. Chez lui, tout est éloquence, tout concourt à l'action oratoire : la sonorité d'un organe savamment conduit, le geste dominateur, le feu du regard éclairant cette expressive figure.

Le résultat de cette lutte mémorable fut la défaite de M. Faucher, à une majorité de deux cent cinquante-sept voix.

La Chambre, issue du suffrage populaire en 1890, fut de beaucoup la plus brillante que nous ayons eue à Québec, et, étrange ironie des événements, elle devait être dissoute par un coup d'Etat que je m'exempterai de qualifier...

Parmi ceux qui débutèrent au cours de ce Parlement, il y avait : S.-N. Parent, administrateur habile, financier éprouvé ; Fitzpatrick, avocat brillant et recherché ; Chs Langelier, qui enfonce de sournoises épingle dans la chair du patient et dont les discours sont d'un esprit clair, ouvert et intelligent ; Déchéne, le plus facile, le plus sensé, le plus prodigieux causeur du Parlement, et dont la tête est un creuset où bouillonne toute la politique canadienne ; Desmarais, cet improvisateur qui intéressait ses adversaires ; Rainville, homme de Parlement et d'administration, éclairé, patient et habile, maniant les affaires en attendant supérieur ; Pinault, ce capitaine aux moustaches guerrières, dont ses amis disent beaucoup de bien et que sa modestie a toujours empêché de prendre place aux premiers rangs ; et tant d'autres dont les noms n'échappent.

Personne de ceux qui assistaient à la séance du 19 novembre 1890 n'ont oublié la curiosité, puis l'émotion produites par le début d'Adélar Turgeon.

L'hon. M. Marchand, alors *Orateur*, venait de s'asseoir au fauteuil présidentiel, avec l'urbanité et l'impassibilité qui le caractérisent ; le greffier de la Chambre lisait déjà d'une voix monotone : "Ordre de la Chambre pour correspondance et documents en la possession du gouvernement, concernant l'inspection hygiénique médicale des manufactures et des ateliers."

M. Turgeon se lève ; la taille haute, mince, élancée, les cheveux ondulés, le front protubérant largement découvert, l'arcade sourcilière bien prononcée, les yeux sombres et perçants : physionomie toute canadienne et très énergique. Il a le port noble, le geste élégant et une distinction native qui se dégage de toute sa personne. A peine a-t-il prononcé ces simples mots : "M. l'Orateur," d'une voix chaude et bien timbrée, que déjà la Chambre se tait, écoute, applaudit et définitivement acclame le jeune orateur.

On me saura gré, sans nul doute, de reproduire ici quelques courts extraits, glanés au hasard dans cette

magnifique pièce d'éloquence d'une diction si pure et si exacte ; d'un sens économique si pratique et d'une philanthropie si généreuse :

Il me semble, que chercher à adoucir le sort des classes laborieuses en leur assurant des conditions de travail moins onéreuses, c'est faire une œuvre patriotique, parce que c'est aider à la solution du problème le plus compliqué de notre économie sociale.

M. l'Orateur, il fut un temps où l'ouvrier ne recevait aucune protection de la loi, où les ateliers étaient bas, sales, encombrés, mal ventilés, où la réglementation du travail n'existait pas : ce temps n'est pas éloigné. Il n'y a pas cinquante ans, dans un pays aussi avancé que l'Angleterre, les centres industriels présentaient le triste spectacle d'une population ignorante, dépourvue de tout sens moral, atteinte de maladies hideuses, et vouée, dans tous les cas, à une mort prématurée.

Les statistiques établissent que les maladies pulmonaires, la phthisie pulmonaire sont des maladies pour ainsi dire inhérentes ou spéciales aux classes industrielles. Ces statistiques établissent que dans Montréal—pour ne citer que l'exemple de la métropole industrielle du pays—sur mille cas de maladies pulmonaires, la classe industrielle est inscrite au tableau pour près de la moitié, frappant surtout les personnes de 31 à 51 ans, dans tous la force de l'âge ; ce qui constitue, M. l'Orateur, un danger et un danger imminent pour l'avenir de notre jeune pays. Et pourquoi cela ? parce que nos manufactures sont dépourvues de toute organisation sanitaire, soumises à l'encombrement et à toutes les variations du chaud, du froid et de l'humidité.

C'est là un fait qui constitue un danger pour notre pays, car ces maladies ont le triste privilège de se transmettre par voie d'hérédité, de sorte que chaque cas ne représente pas le dommage réel souffert par l'Etat. La conséquence rigoureuse est celle-ci : que c'est une cause qui peut conduire rapidement notre population vers la stérilité et la décadence, enrayer le progrès de ce pays et même en compromettre l'avenir.

La vie humaine n'a pas de prix quand on l'envisage sous son côté moral et intellectuel : mais à côté de cette valeur qu'on ne peut chiffrer, elle en a une toute matérielle. Cette valeur économique varie à l'infini, mais elle est surtout influencée par l'âge, le sexe, la position sociale. Elle grandit depuis la naissance jusqu'à maturité complète, reste un instant stationnaire, puis décline jusqu'à la vieillesse où l'homme devient une non-valeur économique comme l'infirme, l'aliéné ou l'oisif.

Mais j'ai cru, et je crois encore que c'est le devoir de tout homme, quel qu'il soit, quelle que soit sa position ou ses intérêts, de travailler à adoucir le sort des classes laborieuses et de travailler aussi au développement, au progrès et au bonheur de ce pays, la patrie de nos pères et le berceau de nos enfants, et de chercher à assurer à notre chère province la place que la Divine Providence, avec nos ressources économiques, nous a permis d'ambitionner sur ce continent.

M. Turgeon a depuis prononcé maints discours, où il se révèle orateur convaincu du droit constitutionnel et des réclamations généreuses, juriste raisonneur et mordant, prenant parfois un grand essor. Ses discours formeraient déjà un beau recueil, dans lequel on respirerait le parfum de l'aubépine et la griserie de la bataille.

On a souvent comparé Adélar Turgeon à Wilfrid Laurier, et on a eu raison.

Le respect qu'il impose à ses adversaires, la confiance qu'il inspire à ses amis par son attitude toujours digne, calme et énergique ; son cœur toujours prêt à s'enflammer pour une cause juste, son esprit fier et libre, ses instincts démocratiques démontrent qu'il a pris pour modèle l'éloquent premier ministre du Canada.

Il s'est élevé, solide et vigoureux arbuste, à l'ombre du chêne, il a grandi sous l'aile de Laurier, ne s'absorbant pas en lui mais ne s'en dégageant qu'à demi et laissant flotter sur ses actes et ses paroles comme l'ombre vague et lointaine du maître. En parcourant certaines pages de ses discours, on croit manier, comme dans ceux de Laurier, ces cottes de maille fabriquées au moyen-âge, si fines, qu'elles tenaient dans la main d'un enfant, si résistantes qu'elles bravaient les coups de poignard.

Si le talent de M. Turgeon a contribué pour beaucoup à lui acquérir la haute position qu'il occupe aujourd'hui, il ne faut pas oublier non plus ses nombreux états de services de 1892 à 1897. On se souviendra

longtemps des luttes mémorables qu'il a faites, de concert avec son excellent ami, M. Melville Déchéne, tant en Chambre que sur les hustings, luttes qui ont puissamment contribué à amener le changement du 23 juin 1896 et celui du 11 mai 1897.

Aussi, quand il fut appelé aux honneurs, n'y eut-il qu'une voix dans toute la province pour dire :  
" Il l'a bien mérité."

Depuis qu'il est au ministère de la Colonisation, M. Turgeon a accompli d'importantes réformes qui l'ont montré administrateur prudent et éclairé. Il se prodigue partout et toujours, visitant les centres à coloniser, s'informant par lui-même, des moindres détails des affaires de son département.

Une autre œuvre, à laquelle M. Turgeon se dévoue également, c'est celle du rapatriement de nos Canadiens exilés.

Les patriotes lui en sauront gré.

Déjà, adversaires comme amis sont unanimes à proclamer qu'il est par-dessus tout, un véritable homme de bien, un patriote éminent, un fidèle serviteur du pays, une personnalité extrêmement distinguée dans toutes les directions de l'esprit, qui s'épanouit dans toute la plénitude de son talent et de son intelligence.

Que sa carrière soit longue ; elle sera honorable pour lui et fructueuse pour ses compatriotes.

J. ALFRED PELLAND.

Montréal, juin 1898.

NOS FLEURS CANADIENNES

LE PISSENLIT

*Pissenlit Dent-de-lion : Taraxacum dens-leonis — (Famille des Composées)*

Qui ne connaît la splendide fleur orangée de la Dent-de-lion qui plane fièrement sur une haute hampe dans les prés, le long des routes, un peu partout ? Plante vivace s'il en fut, elle se répand avec une facilité incroyable. Cependant on ne la considère pas comme nuisible, attendu que les vaches, les brebis et les chèvres la broutent bien ; les chevaux font exception. Aussitôt que la fleur est flétrie, apparaissent les graines, chacune munie d'un parachute qui par leur réunion forment une boule blanche que le vent s'amuse à



transporter et disperser au loin : quand ce ne sont pas les petits enfants qui s'en chargent en soufflant sur la boule. Semeurs sans le savoir, l'un et les autres font l'œuvre de la divine Providence. Comme le dit le poète américain Lowell, dès que la verdure a paru

*The dan de lions and butter cup  
Gild all the lawns,*

car du mois d'avril au mois de novembre, le pissenlit et la renoncule ne se font pas faute de jeter à profusion le ton d'or de leurs corolles sur le vert des gazons.

C'est une plante alimentaire recherchée, surtout le printemps, alors que ses feuilles tendres se mangent en salade. On emploie aussi sa racine pour en faire une sorte de café assez estimé.

En médecine, on la dit diurétique et dépurative. Le langage des fleurs nous assure qu'il est l'oracle des champs parce que " ses fleurs se ferment à certaines heures et selon le temps qu'il va faire ; il sert ainsi d'oracle aux habitants des campagnes."

Dans certaine partie de la vieille mère patrie on lui a donné un nom joli : *Florion d'or*.

*B. J. Massicotte*

MADAME DANDURAND

Tous les lecteurs du MONDE ILLUSTRÉ connaissent ce charmant écrivain, cette femme d'élite, dont la plume enchanteresse est toujours au service des plus nobles causes.

Oui, tout le monde...

Figurez-vous que Mme Dandurand a la gracieuseté de me témoigner quelque intérêt : elle m'a permis de m'associer à son Œuvre des livres gratuits—cette magnifique charité s'exerçant sur l'âme, sur l'intelligence des pauvres : cela suffit pour vous prouver la noblesse du cœur de notre écrivain aimée.—Eh bien ! il y a



Photo. Laprés & Lavergne

juste trois jours que je sais qu'elle est la fille de notre Premier de Québec, l'hon. M. Marchand ! Mais aussi, perché à mon troisième étage, isolé des bruits du monde, je suis, me disent mes bons amis, complètement naturalisé ours.

Ce qui ne m'empêche pas de me réjouir de tout mon cœur de la distinction accordée par le gouvernement Français à notre aimable Femme de Lettres : Mme J.-M. Dandurand a été nommée Officier d'Académie, par arrêté du 24 mars dernier, par le ministre de l'Instruction publique et des Beaux-Arts.

Cet honneur est absolument mérité, tous ceux qui connaissent Mme Dandurand le savent. Elle n'attache aucune importance aux hochets de la vanité, quand ce n'est que cela : mais elle peut et elle doit se réjouir avec tous ses admirateurs, de la bonne action du gouvernement du beau pays des Sciences, des Lettres, des Arts.

Nous sommes heureux de publier, en ce présent numéro, une fort jolie page de Mme Dandurand : on verra comme c'est bien pensé, combien c'est finement exprimé.

Elle est la première Femme de Lettres ayant reçu les palmes académiques : ce ne sera pas la dernière, si je juge des écrits de savantes quoique très modestes canadiennes.

Nous offrons à Mme Dandurand, toutes nos plus respectueuses mais bien sincères félicitations ; j'ose

assurer que nos aimables lectrices, nos galant abonnés, se joignent à leur MONDE ILLUSTRÉ pour complimenter la gracieuse Femme illustrée du Monde des Lettres.—F. P.

DON LUIZ CADARSO

UN HÉROS ESPAGNOL A MANILLE

Une correspondance espagnole donne sur le capitaine Cadarso, dont nous avons publié le portrait la semaine dernière, qui trouva la mort dans le combat de Cavite, des détails inédits très intéressants.

Don Luiz Cadarso était né à Noya, province de Corogne (Galice), et après avoir voyagé un peu partout avait été promu le 11 juillet 1895 au grade de capitaine de vaisseau. Lors du conflit qui éclata entre l'Espagne et l'Allemagne, il fut envoyé aux îles Carolines et son énergie réprima l'insurrection et rétablit la paix. Peu de temps avant la guerre actuelle, il avait dû subir une opération très douloureuse à l'épaule, et les médecins lui interdisaient de s'embarquer, mais il ne voulut pas écouter leurs conseils et alla prendre le commandement de la *Reina-Cristina*, où son fils, Demetrio, servait également comme officier.

Dès que la bataille de Cavite fut engagée, Cadarso entrevit sans doute l'issue de la lutte. Sans mesurer le danger, il donna l'ordre de marcher à toute vapeur sur le navire ennemi l'*Olympia*, pour l'aborder et le prendre d'assaut, mais celui-ci fit feu de toutes pièces et arrêta cet héroïque élan. Alors, on put voir sur le pont, parmi les morts et les blessés, un groupe superbe. Demetrio Cadarso, blessé à la tête par une grenade, soutenait son père, qui venait de recevoir en pleine poitrine un éclat de mitraille. Montrant l'ennemi et faisant un dernier effort, il cria :

" Mes enfants... en avant ! Vive la Patrie ! "

Une nouvelle décharge, balayant le pont, donna à l'Amérique un bateau et à l'Espagne un héros.

SONNETS LÉGERS

A mon ami, Emery Beau lieu.

*Laisse entendre  
Beau pinson  
Ta chanson  
Douce et tendre ;*

*Va reprendre  
Au buisson  
Ta maison  
De filandre*

*Où soupire  
Le zéphire  
Attendri*

*Qui caresse  
La maîtresse  
De ton tri.*

*Tombez, tombez  
Des gros nuages  
Tombez, pleurez  
Dans les bocages ;*

*Tombez, chassez  
Filettes sages ;  
Tombez, mouillez  
Belles volages.*

*Du front terni  
Du ciel bruni,  
Gouttes rapides*

*Tombez gaiment,  
Rapidement  
Gouttes limpides.*

*Antonio Pelle tra*

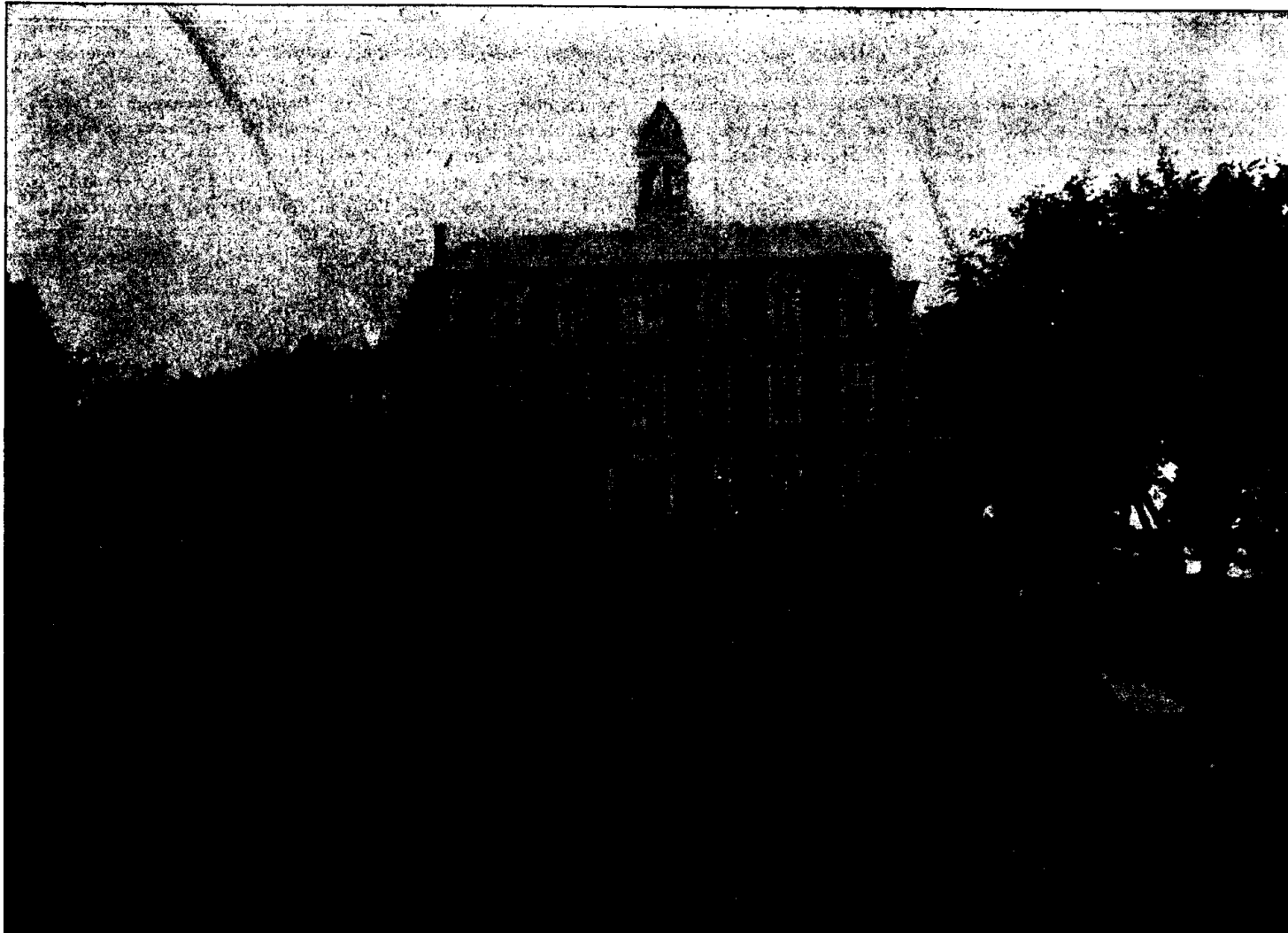
LA PRIÈRE

La prière est une rosée embaumée, mais il faut prier avec un cœur pur pour sentir cette rosée... Il sort de la prière une douceur savoureuse, comme le jus qui découle d'un raisin bien mûr... Plus on prie, plus on veut prier. C'est un poisson qui nage d'abord à la surface de l'eau, qui plonge ensuite et qui va toujours plus avant. L'âme se plonge, s'abîme, se perd dans les douceurs de la conversation avec Dieu... Notre bonheur ne peut se trouver que dans la prière. Lorsque Dieu nous voit venir, il penche son cœur bien bas vers sa petite créature, comme un père qui s'incline pour écouter son petit enfant qui lui parle.—VÉNÉRABLE CURÉ D'ARS.

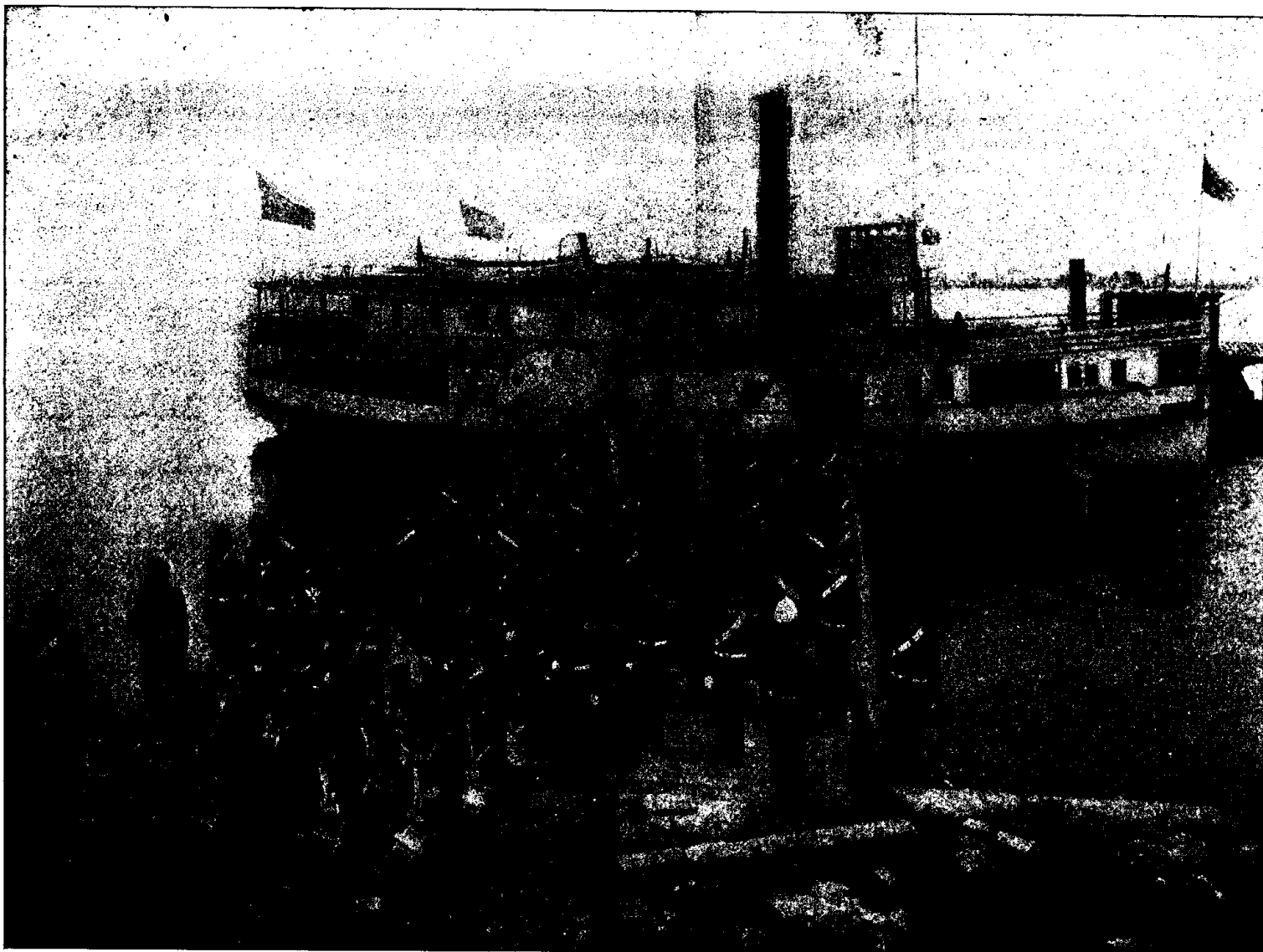




LA GUERRE HISPANO-AMERICAINE. — La flotte américaine devant Porto-Rico



Parade militaire en face du couvent, à Boucherville



EXCURSION DES ELEVES DES JESUITES.—Au débarcadère de la Pointe-aux-Trembles

Photos J.-A. Dumas, 112, rue Vitré, coin Saint-Laurent

## SOURIRES

*Là, dans tes yeux clairs et brillants,  
Tes yeux d'azur qu'amour enflamme,  
Je fixe les miens frissonnants,  
Et ton œil sourit à mon âme.*

*Je te vis un jour radieux,  
Un jour de soleil et de joie :  
J'espérai ; maintenant heureux  
Ton frais sourire au mien se noie.*

*Mon cœur enivré, bien souvent,  
Comme un lac aux souffles d'aurore,  
Se trouble en langage ému  
Que ton sourire étrange dore.*

*Pourquoi ton cœur tendre et si bon,  
Ton cœur qui peut-être soupire  
Ne montre-t-il pas son rayon,  
Garde-t-il caché son sourire ?*

LUDGER MERCIER.

## COURRIER DE LA MODE

Extrait de LA SAISON, journal illustré des Dames, 30, rue de Lille, Paris.—Spécimen gratuit sur demande.

Trois formes de chapeaux ont obtenu la préférence des femmes élégantes. Toutes trois sont fort comme il faut et des plus avantageuses pour le visage. Parmi la quantité énorme de nouveautés qui paraît à l'entrée d'une saison, le choix n'est pas très facile, cependant le goût est tellement sûr chez les femmes pour qui la toilette est l'occupation favorite, qu'elles se trompent rarement.

L'une de ces formes convient à tous les âges. C'est la forme très légèrement rabattue tout autour, genre bergère, de dimensions modestes. Tout noir, ce chapeau peut être porté l'été, comme préservatif contre le soleil, par une dame de cinquante ans et plus quoique ce soit un chapeau rond. On le garnit de deux belles et longues plumes amazones retenues par un lien de velours ou de dentelles dans lequel on passe une boucle ancienne. La seconde forme peut aller à toutes les physionomies. C'est une petite paille dont le fond est garni de mousseline de soie enroulée en turban. Ce chapeau porte du reste ce nom.

La troisième est tout simplement ravissante. Elle procède du genre Mascotte et se relève devant, soit par un oiseau, soit par une envolée d'ailes, soit par plusieurs nœuds se rejoignant par des rubans détachés dans le style Louis XV. On voit beaucoup moins de cache-peigne et de fleurs derrière les chapeaux. On les soutient par les peignes à haute galerie dont nous avons déjà parlé.

Les fillettes portent énormément de rouge cette année.

Nous avons vu de jolis chapeaux de paille rouge, relevés devant par un bouquet de petites fraises des bois, avec beaucoup de feuillage, d'un effet charmant.

Pour les très petites, on fait des capelines de paille d'Italie, couverte de bluets et de coquelicots. Comme leurs mamans, les petites filles portent des robes de gaze et de mousseline de soie sur transparents de taffetas, mais ce genre de toilette revient cher. On arrive à peu près au même effet en prenant de jolies mousselines imprimées ou des organdys fantaisie excessivement clairs qu'on dispose sur un fond de petite satinette. Ces robes sont destinées à faire la saison, pas davantage, il est donc inutile de tant dépenser d'argent pour des choses de haute fantaisie.

Toujours pour les petites filles et pour les fillettes, de même que pour les grandes personnes, on emploie beaucoup de piqués de toutes teintes.

Ces piqués sont souples, agréables à porter, et font d'excellentes robes de mousseline. Sur ces toilettes d'été, nos petites filles ont adapté la petite veste droite, sorte de paletot-sac en petit drap à carreaux noir et blanc. Le petit vêtement, genre tailleur, est piqué plusieurs fois tout autour et aux coutures et boutonnière de côté ; un autre modèle, un peu cintré, peut se porter ouvert ou fermé.

Ces modèles nous viennent de l'Angleterre. En

outre du genre anglais, toujours très correct, nous recommandons le costume marin qui va si bien aux fillettes à partir de sept ans jusqu'à douze. Il se fait cette année en lainage solide rayé bleu et blanc pour la jupe et le plastron. La jaquette est bleu marin très foncé avec les ancrs brodés aux angles. Lorsque le costume est uni, soit bleu, soit blanc, on brode une ancre très grande sur le devant de la jupe, un peu de côté et une autre ancre, en plein milieu du plastron, sur la poitrine.

Sauf pour des circonstances exceptionnelles, les fillettes ont tout à gagner à s'habiller simplement. Elles sont infiniment plus gentilles dans les vêtements dont l'excellence de la coupe est la principale valeur, que vêtues de falbalas qui ne vont bien qu'aux tout petits enfants.

BLANCHE DE GÉRY.

## LA FÊTE-DIEU SUR MER

La flotte française était mouillée dans les eaux de l'Île-de-France et les vagues qui la balançaient mollement étaient aussi azurées que le ciel. Dès l'heure où les premiers rayons du soleil avaient doré les flots, chaque navire avait arboré sa parure pour célébrer le sacrement d'amour.

La veille, à la prière du soir, lorsque le globe du grand astre, près de se plonger dans la mer, apparaissait entre les cordages, au milieu des espaces sans bornes, l'aumônier avait annoncé aux matelots que le lendemain était la fête du Dieu de la nature, du Dieu qui creusa les profondeurs de l'océan et dressa les montagnes, du Dieu qui soulève les vagues et fait croître les moissons.

Ces hommes, en écoutant le prêtre, s'étaient souvenus des cérémonies saintes de leur hameau à côté de leurs mères et de leurs sœurs ; et, sous l'émotion d'un tel souvenir, tous redoublaient d'ardeur pour préparer la marche triomphale du Dieu de leur première communion.

Du haut des mâts, les oriflammes longues et effilées, gracieuses banderoles, se déroulaient, s'allongeaient, se recourbaient et jouaient au gré des vents. Les grandes voiles, comme d'immenses draperies, se dessinaient en festons sous le ciel bleu. Le vaisseau amiral était comme la cathédrale de cette ville flottante ; de son bord, la bénédiction solennelle devait être donnée à tous les équipages. Les matelots avaient fait au pied

du grand mât un magnifique reposoir avec des branches et des fleurs.

La cérémonie de rait avoir lieu le soir, à cette heure pleine de mystère où les nuages du ciel ressemblent à des draperies brodées d'or.

Au moment de l'Angelus, cent et un coups de canon l'annoncèrent à bord du vaisseau amiral, et le canon de chacun des navires de l'escadre répondit à la salve. Les batteries de terre mêlèrent aussi de lointaines détonations aux bruits qui s'élevaient des flots. Tous ces tonnerres des hommes n'étaient pas pour déplaire au Seigneur ; car loin d'appeler au carnage et de porter la mort, ils donnaient le signal de la prière et de l'adoration du Dieu d'amour et de paix.

Au calme qui régnait dans l'air et sur l'océan, on eût dit que la nature se recueillait et faisait silence à l'approche du Créateur. Les vents se tassaient et les vagues ne bruyaient plus contre les flancs des navires. Aussi, de toutes les embarcations, on entendait par moment la voix des prêtres, et de loin on voyait, par dessus les têtes nues des matelots agenouillés, la croix et le Saint-Sacrement portés en possession autour du vaisseau amiral.

L'ostensoir à rayons d'or brillait comme un soleil, et des mains jeunes et pures jetaient les fleurs à profusion sur le parcours de la pompe sacrée.

Quelques-unes de ces fleurs, emportées par la brise, allaient parfois surnager un instant sur les vagues. Ainsi sont, sur les ondes agitées de la vie, la beauté et la grâce ; elles se montrent, on les admire ; puis le flot qui les portait s'affaisse, s'entr'ouvre, et les engloutit.

Au pied du grand mât, et en vue de toute la flotte, était dressé le reposoir. Quel autel et quel temple ! L'immensité sur la tête du prêtre ; sous ses pieds l'immensité encore ! et pour annoncer le moment de la bénédiction, au lieu de la clochette agitée par un enfant de chœur, une salve de cent coups de canon ; cent canons qui tonnent à la fois et disent aux soldats, aux matelots, à l'océan, à la terre, au ciel : Voici le Dieu de l'univers, adorez-le !

La vie des hommes de guerre, qui s'écoule dans d'incessants périls, jamais vaincus, entre les hauteurs des cieux et les profondeurs de l'abîme, ne saurait être une école d'incrédulité. La grande voix de l'océan, l'infini qui les entoure, parle à leur âme et ravivent leur foi. Aussi, pas un officier, pas un matelot qui ne se prosternât, saisi d'émotion quand le Saint-Sacrement, élevé dans les mains du prêtre, bénit l'armée.



LA HAVANE. — VUE DE LA CATHÉDRALE

Alors les étoiles commençaient à se montrer dans le ciel ; on eût dit qu'elles voulaient adorer, avec les hommes, le Dieu qui les a semées dans le firmament et qui sait le nom de chacune d'elles.

La nuit venait, tendant sur l'horizon son voile immense ; les flots ne reflétaient plus de lumière, et l'éclat répandu d'en haut s'éteignait. Ainsi, dans nos vieilles églises, lorsque les offices sont terminés, les cierges cessent de brûler près du tabernacle, et la lampe du sanctuaire reste seule à y projeter les faibles lueurs de sa flamme vacillante.

ASTRONOMIE

L'OMBRE DE LA TERRE

—Avez-vous jamais vu l'ombre de la terre ?

—Comment l'ombre de la Terre ?

—Oui, tout a une ombre dans ce monde. Chacun de nous a son ombre. On se souvient encore de l'histoire de l'ivrogne qui se fâchait tout rouge contre un personnage sombre qui l'accompagnait sans cesse ; il l'interpellait, l'injurait et, malgré tout, l'homme sombre le précédait ou le suivait pas à pas. Le personnage sombre, c'était son ombre !

Pourquoi la terre n'aurait-elle pas son ombre ? Ne suffit-il pas pour qu'une ombre se produise qu'un corps opaque se place devant un foyer lumineux ? Le globe est un corps opaque et le soleil un foyer lumineux, et le plus puissant encore que nous connaissons. Quand le soleil vient à descendre au-dessous de l'horizon, il est évident que la terre doit faire ombre.

Parfaitement. Mais l'ombre étant un effet de contraste entre une partie éclairée et une qui l'est moins, il faudrait que l'atmosphère fût éclairée pour que l'ombre terrestre s'accusât. L'atmosphère, à la fin du jour, au crépuscule, est encore un peu illuminée par les rayons solaires se réfléchissant sur les poussières atmosphériques qui forment autant de petits miroirs lilliputiens. Il y a de la lumière dans l'air ; donc, par contraste, le globe terrestre, le soleil disparu, devrait marquer son ombre sur les régions atmosphériques encore un peu éclairées. Donc, nous devrions apercevoir l'ombre de la terre, ou du moins une portion de son ombre.

On a beaucoup discuté sur cette apparition problématique de l'ombre de la terre. Si l'on consulte les astronomes, ils sourient généralement et affirment qu'ils ne l'ont jamais vue et qu'elle n'existe pas. Ce n'est pas une raison absolue pour que réellement cette ombre ne soit pas visible dans certaines circonstances spéciales. Récemment on niait la visibilité de l'ombre terrestre. Quelques semaines plus tard, un astronome Américain bien connu, M. R. Brooks, directeur de l'Observatoire Smith, à Genova (Etat de New-York), publiait les renseignements suivants :

Ici, à Genova, par un temps clair, l'ombre de la terre est toujours visible ; elle le devient encore une demi-heure après le coucher du soleil. C'est une sorte de brume rouge sombre à l'Est, dans le ciel, et sa partie la plus haute est directement opposée au soleil. A mesure que le soleil descend, l'ombre s'élève davantage et finit par se perdre dans l'obscurité de la nuit.

Cet intéressant phénomène a sans doute été aperçu par bien des personnes, lesquelles n'ont jamais eu l'idée qu'elles voyaient l'ombre du globe sur lequel elles vivent ! Il ressemble tellement à un banc de nuages ou de brume épaisse que sa véritable nature a pu échapper à bien des yeux. Mais on a la preuve que ce n'est ni un nuage, ni de la brume, lorsqu'une planète brillante se trouve en opposition ou bien lorsque l'on a la pleine lune.

On voit encore très bien l'ombre de la terre à l'ouest du ciel le matin avant le lever du soleil...

Ainsi, d'après les affirmations de M. Brooks, il paraît assez certain que réellement on peut voir l'ombre de la terre. Le tout est de s'y bien prendre et de choisir, pour observer, un temps clair. Levons donc les yeux après le coucher du soleil, et efforçons-nous de contrôler les faits avancés par l'astronome Américain. L'observation est à la portée de tout le monde, matin et soir. Les touristes qui s'en vont au Rigi admirer les levers de soleil peuvent en même temps chercher

LES INCONVÉNIENTS D'UNE DÉCLARATION A LA CAMPAGNE



—Enfin, mademoiselle, je puis vous dire combien...

—Oh ! les sales bêtes...

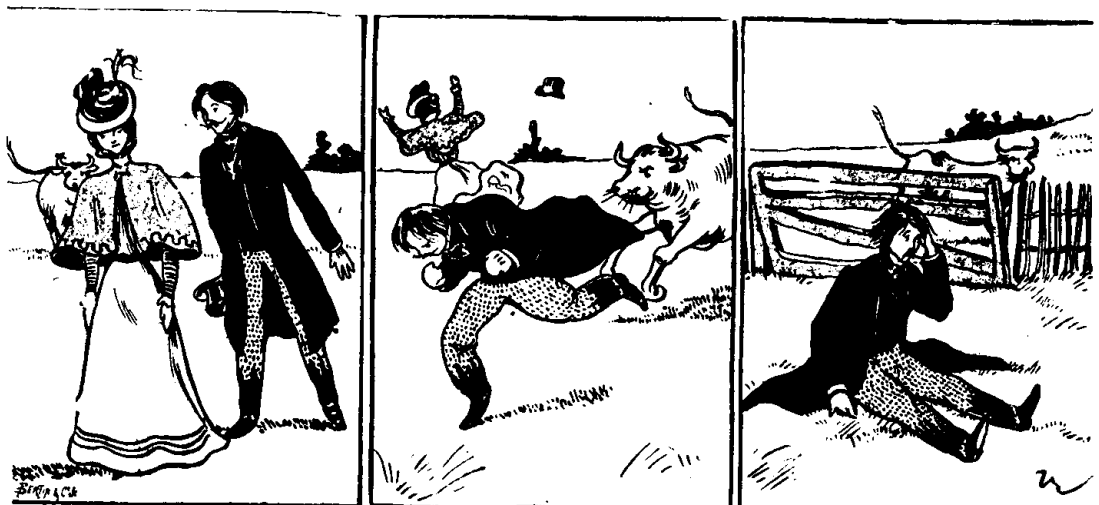
—Tenez, voici un banc où je pourrai vous dire combien...



—Oh ! nom d'un chien !

—Enfin, mademoiselle, je puis vous dire combien...

—Au secours ! j'enfonçe...



—Enfin, mademoiselle, je puis vous dire combien...

—Sauve qui peut !

—Décidément, je lui dirai ça à Montréal !

l'ombre de la terre ; et ceux qui se promènent tranquillement au coucher du soleil, auront tout le temps nécessaire pour faire la même observation. Se tourner vers l'est et rechercher une brume rougeâtre s'élevant de plus en plus dans le ciel jusqu'à ce qu'elle disparaisse entièrement, et, si M. Brooks ne rêve pas tout éveillé, on apercevra l'ombre de la terre !

HENRI DE PARVILLE.

souvent l'occasion d'admirer le grand talent, M. le professeur Jacques Vanpouche, du conservatoire de Gand, directeur du corps de musique du collège du Mont Saint-Louis, professeur de clarinette au collège Sainte-Marie, et le clarinettiste principal du Parc Sohmer. Le programme musical est rempli de surprises. Nous le détaillerons prochainement.

PARC SOHMER

Soyons indiscrets. On prépare actuellement un grand gala artistique et musical au Parc Sohmer pour le 23 juin courant. Sans parler des attractions extraordinaires, les habitués du parc auront le plaisir d'applaudir pour la première fois une bande de jeunes artistes appartenant à nos meilleures familles canadiennes et formés par un virtuose dont nous avons eu

JEUX ET AMUSEMENTS

ENIGME

Seigneur orgueilleux  
Fleuve rocailleux,  
Cadeau merveilleux

SOLUTIONS DES PROBLÈMES PARUS DANS LE N° 736

Charade.—Mi-graine.  
Logogriphe.—Trépas et Repas.

# LES DEUX GOSSES

## PREMIÈRE PARTIE

### CE QUE DURE LE BONHEUR

(Suite)

Celle-ci dépassait la mesure. Mme Midoux ne se disait pas que l'infortunée était minée par la plus cruelle des maladies et qu'elle n'était pas une robuste buveuse, capable de faire ronfler ses fourneaux, malgré une petite pointe, ce qui était quelquefois le cas du cordon-bleu.

—Seule ! murmurait Rose en jetant un regard navré sur la photographie de François Champagne... Est-ce que je vais rester ainsi toute la vie ?

Elle voulut jouer avec son fils ; mais la gaieté forcée de la mère impressionnait instinctivement l'enfant, qui ne se livrait plus aussi tendrement qu'autrefois.

Le silence régnait entre ces deux êtres, il y avait des heures particulièrement navrantes.

Rose absorbait de plus en plus d'alcool ; elle ne se sentait soulagée que lorsque sa raison s'envolait, mais, le lendemain, elle avait la poitrine en feu et ses quintes étaient interminables.

Et toujours cette solitude qui l'épouvantait, qui lui enlevait ce qui lui restait d'énergie !

—Il faut que cela change ! s'écria Rose exaspérée. Tous les autres ont une famille, des amis ; moi je suis abandonnée de tous... Je n'ai pourtant jamais rien fait à personne.

Elle s'arrêta, se souvenant. Elle s'était montrée injuste envers Etienne Poulot, le compagnon de François. Subitement, elle comprit ses torts. Le brave garçon lui avait parlé bien doucement ; il lui avait tenu le langage d'un ami sincère et désintéressé.

Elle s'était emportée et lui avait répondu de telle façon qu'Etienne était parti et n'était plus revenu.

Rose s'accusa d'avoir oublié le dévouement discret et la complaisance à toute épreuve du pompier.

Celui-là aimait Claudinet ; il lui apportait des jouets ; il amusait l'enfant, qui demandait souvent avec tristesse quand il reverrait son ami Etienne.

Ce n'était pas Poulot qui, à la veille de partir en voyage, aurait oublié d'embrasser le chérubin.

Mais il avait raison, cet honnête homme, de prévenir Rose. Est-ce que les cartes n'avaient pas confirmé la défiance qu'Etienne avait eu le courage d'exprimer le premier ?

Pourquoi la mère de Claudinet s'était-elle obstinée à ne rien vouloir entendre ?

Que signifiait son aveuglement ? Eusèbe et Zéphyrine ne pensaient qu'à vivre aux dépens de la cartomancienne ; qui savait s'ils ne nourrissaient pas à son égard de ténébreux projets ?

Les tarots avaient clairement parlé. Il y avait des hommes de justice dans la fin d'Eusèbe ; elle avait vu la mort violente.

Rose Fouilloux frissonna en se rappelant le degré d'intimité qu'elle avait autorisé sans la moindre clairvoyance.

Elle regrettait maintenant de ne pas avoir fait les cartes à Zéphyrine ; pourquoi n'y avait-elle pas pensé ?

En vertu du proverbe sur ceux qui se ressemblent et s'assemblent, l'oracle se serait prononcé aussi catégoriquement en ce qui concernait Zéphyrine.

—Bien sûr ! se dit Rose, c'est affreux de n'avoir qu'en sœur, et de concevoir de telles appréhensions... Mais, est-ce ma faute ? Je me souviens maintenant de leur attitude louche à tous deux, quand ils croyaient que je ne les observais pas.

En effet, plus d'une fois, elle avait remarqué qu'ils chuchotaient ; elle leur en avait même fait le reproche.

Eusèbe avait répliqué tout contrit qu'il ne pouvait pas empêcher Zéphyrine de lui prodiguer tout bas de nouvelles paroles d'amour.

Et puis, ils se tutoyaient à tout propos ; cela offusquait Rose, qui n'aurait trouvé rien à redire si Eusèbe et Zéphyrine avaient avoué franchement qu'ils voulaient légitimer leur liaison.

Mais puisqu'ils prétendaient n'être que fiancés, ils se moquaient d'elle, et il fallait qu'elle eût perdu toute espèce de bon sens pour être leur dupe.

En outre, Eusèbe se tenait très mal ; il se débraillait sans comprendre que les clientes pouvaient être gênées en venant consulter la cartomancienne, qui gardait toujours l'attitude correcte imposée par sa situation.

On s'était dit qu'elle fréquentait de drôles de gens et on l'avait délaissée pour des concurrentes qui n'étaient pas dignes de lui dénouer les cordons de ses souliers, des farceuses sans savoir, sans conviction, qui vivaient aux dépens des imbéciles.

D'ailleurs, est-ce que la première impression de Rose n'avait pas été défavorable au couple ?

Zéphyrine l'avait obsédée en lui quémandant sans cesse des pièces de cent sous ; Rose s'était pourtant promis de ne plus se laisser exploiter.

D'où venait qu'elle avait aussi facilement changé d'idées ?

Était-ce parce que le fiancé de Zéphyrine parlait toujours doucereusement à sa future belle-sœur ?

Rose n'aimait pourtant pas à être flattée ; François Champagne l'avait habituée au franc-parler. Pourquoi avait-elle malmené aussi sottement ce pauvre Etienne Poulot ?

Elle ne voulait pas s'avouer que La Limace en lui faisant contracter la pernicieuse habitude de boire de l'absinthe, lui avait fait subir une influence d'un genre tout particulier et que sa domination augmentait sans cesse, jusqu'à la soirée où les cartes avaient prononcé leur effrayant arrêt.

Maintenant que le drôle était loin, et bien que Rose, hélas ! continuât à s'intoxiquer avec la verte liqueur, elle avait honte d'avoir subi l'ascendant de cet individu.

Qu'il épousât ou qu'il n'épousât pas Zéphyrine, qu'est-ce que cela pouvait faire à Rose ? Est-ce qu'elle n'avait pas d'autres soucis ?

Le premier et le plus impérieux était de se soigner.

Décidément, elle avait eu tort de se priver du médecin ; elle retournerait chez lui ; c'était un brave homme qui ne lui garderait pas rancune.

Cependant, il n'y avait pas à le nier ; quand elle avait cessé de prendre ces médicaments répugnants, qui lui laissaient dans la bouche une saveur détestable, un mieux s'était manifesté, Rose le croyait du moins.

Le bischof, le punch avaient fait beaucoup de bien ; quel dommage que cette amélioration n'eût pas continué !

Certainement, les premiers jours, quand Eusèbe et sa chaste fiancée étaient là, leur présence distrayait Rose. Elle oubliait un peu ses amers chagrins ; elle le reconnaissait ; seulement, elle n'avait pas encore consulté le destin touchant ses nouveaux amis.

En fait d'amis, elle n'en avait qu'un de véritable, de franc et de respectable, c'était Etienne ; elle avait eu des torts envers lui, elle se faisait un point d'honneur non seulement de les reconnaître, mais de les réparer.

Malheureusement, Rose prit un verre d'absinthe et noya bientôt ses bonnes dispositions dans l'ivresse.

Elle eut beaucoup de mal à regagner son lit ; elle roula deux fois sur le sol avant d'y arriver.

Avant de commencer ses libations, l'instinct maternel lui suggérait toujours l'idée de coucher son fils. Elle croyait que le petit s'endormait tout de suite ; elle ne se doutait pas que le pauvre petit, avec une intelligence au-dessus de son âge, observait ce qui se passait dans la salle à manger et qu'il éprouvait beaucoup de chagrin en voyant que sa maman avait changé à ce point ses habitudes.

Dans cette cervelle d'enfant, de tristes pensées s'agitaient, et sa santé si fragile devenait encore plus précaire.

D'ailleurs, eût-il voulu dormir qu'il ne le pouvait pas.

Rose Fouilloux, dès qu'elle commençait à boire dans la soirée, avait des mouvements brusques ; elle bousculait tout, renversait les chaises, heurtait le buffet, brisait quelque verre ou quelque bouteille.

Dans la journée, elle s'observait encore, pour cacher son intempérance aux clients ; elle y réussissait assez mal du reste ; mais, après le dîner, alors qu'elle était certaine de ne plus recevoir aucune visite, elle ne prenait plus aucune précaution.

Claudinet pleurait silencieusement, craignant toujours que sa pauvre maman ne tombât et ne pût se relever.

Le petit malheureux s'étiolait de plus en plus ; pâli, décharné, ne semblant plus avoir que le souffle, il eût terrifié Rose Fouilloux, si elle avait conservé sa lucidité d'autrefois.

Les voisins s'apitoyaient sur le sort de l'enfant ; quant à la mère, ils l'accusaient avec la sévérité de gens qui jugent superficiellement leur prochain, et qui d'ailleurs, n'ont pas l'intelligence assez ouverte pour comprendre ces drames effroyables du sort.

Les moins acharnés contre Rose hochaient pourtant la tête avec une stupéfaction navrée :

—Comment la tireuse de cartes qui était jadis si "comme il faut", si sobre, si rangée, en était-elle arrivée là ?

Et les simples concluaient que l'ivrognerie était un horrible défaut. Ils répétaient la naïve locution populaire :

—Pour un homme, c'est déjà affreux, mais pour une femme !..

Les autres n'y allaient pas par quatre chemins. Ils méprisaient l'ivrognesse, tout prêts à l'injurier quand elle passait dans la rue.

C'était ignoble de se pocharder ainsi, surtout quand on avait un garçon aussi gentil que Claudinet.

Rose avait fait quelques dépenses en agrandissant son cabinet de consultation ; le maçon, le menuisier, le peintre et les autres entrepreneurs avaient apporté leur mémoire respectif.

Elle devait quelques centaines de francs à ces gens de bâtiment ; elle ne se pressait pas de les régler ; cependant le vérificateur avait procédé aux réductions traditionnelles ; la cartomancienne aurait dû payer.

Elle éconduisait les entrepreneurs qui ne se fâchaient pas encore, car ils savaient que la tireuse de cartes gagnait de l'argent et en avait de côté ; mais pourtant, ils reveraient de plus en plus à la charge, depuis quelque temps ; ils habitaient le quartier, et les rumeurs du voisinage leur arrivaient comme autant de fâcheux échos.

Rose Fouilloux ne faisait plus d'affaires ; Rose Fouilloux se grisait abominablement ; Rose Fouilloux était sérieusement malade.

Le maçon et le peintre, tout en s'inquiétant, ne perdirent pas patience, mais le menuisier, un petit homme rougeaud et rageur se présenta de nouveau, demandant à être payé.

—Nous verrons ça le mois prochain, avait répondu Rose.

Le commerçant, se dressant sur ses ergots, avait répliqué :

—J'en ai assez de vos manigances, je veux des écus.

Rose s'était emballée, le traitant de "pot à colle." Le menuisier, exaspéré, était parti en déclarant qu'il allait assigner sa débitrice devant le tribunal de commerce.

La scène avait été violente ; on avait failli se battre.

L'histoire s'était ébruitée.

Les concurrentes de Rose Fouilloux, profitant des circonstances qui leur était singulièrement favorables, s'étaient empressées de répandre les légendes les plus hostiles.

Suivant elles, Rose Fouilloux n'était qu'une intrigante, qui avait fait tous ces frais sans savoir comment elle les paierait.

Ces charitables personnes se trompaient. Rose Fouilloux possédait toujours le titre de rente qui avait tant ébahi ce pauvre François Champagne, quand il avait appris que sa femme était capitaliste.

La vérité, nous la connaissons ; la mère de Claudinet ne gagnait plus assez d'argent pour faire face aux dépenses courantes ; de plus, les notes de médecin et de pharmacien avait absorbé une somme respectable. La fréquentation de Zéphyrine et de La Limace s'étaient traduites par des dépenses exagérées ; enfin, les liqueurs fortes s'étaient chargées de mettre à sec la tirelire de Rose.

Elle ne voulait pas, néanmoins toucher à ses économies ; pour rien au monde elle n'eût consenti à vendre le précieux papier qu'elle avait eu tant de mal à acquérir.

—On mangera des briques, s'il le faut, disait-elle, mais je garderai mon titre de rente.

Cependant, cette insouciance était plus apparente que réelle ; Rose avait trop de probité pour ne pas s'affecter par moments de cette situation.

C'était une commerçante patentée, qui n'avait jamais été poursuivie et qui avait joui d'un sérieux crédit.

Elle s'irritait contre les événements hostiles et, naturellement, s'enivrait pour que ces nouveaux tracassés fussent supportables ; mais, le matin, quand elle se réveillait, la tête lourde, les membres courbaturés, elle avait repris toute sa raison.

Elle se désolait et gémissait.

Ah ! si François Champagne n'était pas mort, quel changement dans leur existence à tous deux ; aujourd'hui, ils travailleraient avec acharnement, arrondissant le pécule de Rose ; ils seraient déjà sur la route de la fortune.

Découragée, malade, anéantie, la pauvre femme sentait que tout allait s'écrouler autour d'elle.

Un froid glacial s'infiltrait dans ses veines et lui remontait au cœur.

Eperdue, elle prenait Claudinet dans ses bras et le couvrait de baisers ; parfois, l'étreinte était si violente que l'enfant laissait échapper une plainte.

Rose se décida enfin à écrire à Etienne Poulot. Elle le fit avec une brusquerie amicale, excluant toute recherche de style. Elle s'accusait nettement, mais reprochait à son ami de l'avoir boudée.

Il aurait dû se montrer plus raisonnable qu'elle, puisqu'il était un homme.

Elle alla jeter la lettre à la poste.

## LVIII

## ORPHELIN

En revenant, elle s'aperçut que des gamins la regardaient d'un air narquois. C'était la première fois qu'elle s'apercevait que l'on s'occupait d'elle.

Pourquoi ces enfants semblaient-ils si moqueurs ?

En passant auprès d'eux, elle entendit le plus grand qui s'écriait avec l'accent de Gavroche :

—Elle n'est pas "grise," ce matin.

—Ça viendra, répliqua l'autre moutard, la queue du chat est bien venue.

Les deux petits drôles s'esquivèrent rapidement, car Rose s'était retournée, le visage enflammé, et ils craignirent une pluie de taloches.

La tireuse de cartes, le front empourpré de honte, rentra chez elle en courbant la tête.

C'était donc vrai ! On savait qu'elle buvait ? Est-ce qu'on allait se mettre à l'insulter maintenant ?



Elle n'est pas "grise," ce matin.—Page 109, col. 2.

Elle tourna sa colère contre elle-même ; le penchant auquel elle céda était indigne ; elle ne voulait plus se mettre dans cet état dégradant, elle le jurait.

Hélas ! on sait trop ce que valent les serments de ce genre !

Elle accusait Eusèbe et Zéphyrine de lui avoir fait contracter ces habitudes odieuses ; ce n'était pas exact ; l'impartialité nous oblige à le déclarer ; mais La Limace s'était chargé de donner plus d'extension au vice qui naissait alors, et il y avait diaboliquement réussi.

Rose se tint parole pendant toute la journée, mais la malheureuse fut très sombre ; il lui semblait qu'elle souffrait davantage en s'abstenant de boire.

Ses idées suivirent un autre cours. Elle se demanda anxieusement si Poulot voudrait se réconcilier avec elle ; il avait peut-être de la rancune ; elle lui avait dit des choses bien dures.

Elle fut inquiète jusqu'au dîner.

Aussi, quand, vers sept heures, elle entendit frapper à la porte, elle courut ouvrir.

C'était Etienne Poulot. Le Bourbonnais était désolé, lui aussi, d'avoir perdu l'amitié de Rose ; mais il n'aurait pas fait un pas pour se réconcilier avec elle, car il avait été blessé au plus profond de son cœur affectif et bon ; mais puisqu'elle s'excusait, il lui pardonnait.

Rose Fouilloux serra bien fort la main que le pompier lui tendait.

Etienne s'empessa de courir à Claudinet, qui était radieux en revoyant son ami.

—Vrai ! fit Rose, avons-nous été bêtes.

—Il y a de ça, répondit Poulot, ne voulant pas rappeler à la tireuse de cartes qu'elle avait eu tous les torts.

—C'est fini, hein ?

—Bien sûr !

—Vous ne m'en voulez pas, Etienne ?

—Je ne vous ai jamais voulu... Cela m'a fait beaucoup de peine de penser que vous étiez mal conseillée, voilà tout.

Rose eut une dernière velléité d'amour-propre.

—Il s'agissait de ma sœur, dit-elle doucement.

—Vous ne l'aviez pourtant pas en odeur de sainteté.

—C'est vrai !

—Mlle Zéphyrine, je n'en dis encore trop rien ; mais le particulier qui était avec elle marquait mal, entre nous.

—Vous trouvez ! fit-elle en riant.

—En plein.

Etienne Poulot n'était pas l'homme des circonlocutions et des euphémismes ; c'était un bon et brave soldat, qui avait le langage concis du troupier.

Il reprit :

—Je n'aurais pas voulu le rencontrer au coin d'un bois, ce lascar-là.

—En tout cas, mon ami Etienne, vous ne le rencontrerez plus ici...

—Tant mieux.

—Avant qu'il soit longtemps.

—Ah ! fit Poulot moins satisfait, il reviendra ?

—Dame ! quand il aura épousé Zéphyrine.

—Entre nous, répliqua le pompier, je crois qu'ils sont déjà mariés au vingt-et-unième arrondissement.

—Ma foi, vous avez peut-être raison.

—Pensez-vous ?

—Mais il ne faut pas se montrer trop sévère.

—Oh ! ils sont libres en ce qui les concerne ; ce qui ne leur était pas permis, par exemple, c'était de vous gruger.

Rose ne parut pas avoir entendu la fin de la réplique :

—Ah ! ce pauvre vieux Champagne ! soupira Etienne, très ému lui aussi, il aurait eu vite fait de balancer cet escogriffe-là.

—Etienne ! reprit Rose, s'efforçant de chasser son accès de tristesse, je suis sûr que c'est la jalousie qui vous fait parler ainsi.

Le pompier fronça le sourcil ; quand il s'était chamaillé avec Rose, ne lui avait-elle pas dit qu'il était jaloux ? Si cette fois, elle le lui répétait, ce n'était plus du tout dans la même acception, et Rose le dérida bien vite.

—Certainement, fit-elle avec une conviction plaisante, vous en teniez pour ma sœur.

Etienne se mit à rire. Rose était si heureuse de l'avoir revu qu'elle se montrait presque joyeuse. Le pompier repartit :

—Sauf votre respect, mame Fouilloux, je ne suis pas porté sur les phénomènes.

La réconciliation était complète entre la cartomancienne et Etienne.

Chose inouïe : Etienne, qui n'avait jamais rien voulu accepter chez Rose, depuis la mort de François Champagne, Etienne ne refusa pas de manger un biscuit et de boire un verre de vin.

Claudinet participa aux agapes, mais il ne but que de l'eau rougie.

—Maintenant, dit l'enfant, tu vas venir tous les jours.

—Certainement, appuya Rose de son ton le plus encourageant.

—Tu mangeras ici, ajouta Claudinet... Tu coucheras ici... Je n'ai plus peur.

—Comment ! fit le pompier, un grand garçon comme toi, tu as peur ?

La cartomancienne regarda son fils avec un étonnement contristé. Jamais Claudinet ne lui avait dit cela !

L'enfant parut regretter d'avoir laissé échapper ces mots, et il reprit :

—C'est pour rire.

Au moment où Rose portait le verre à ses lèvres, elle eut une terrible quinte. Le sang lui affluait au visage et des larmes jaillissaient de ses yeux.

Etienne tressaillit en entendant cette toux déchirante, qui semblait résonner dans un tonneau.

Quand l'accès fut à peu près terminé, Rose était redevenue lucide ; elle portait les mains à sa poitrine, comme si elle voulait éteindre le feu inextinguible qui la dévorait ; il y eut dans son regard une telle expression passagère d'angoisse et de désespoir, que le pompier, bouleversé, s'écria :

—Bon Dieu ! mame Fouilloux, vous ne vous soignez donc pas !

—Je ne fais que ça, répliqua-t-elle, navrée.

La joie qu'elle avait éprouvée en revoyant l'ami de Champagne n'existait déjà plus ; à la minute d'animation résultant du retour de l'ami, succédait le même accablement ; les paupières de Rose retombaient lourdement et sa tête s'inclinait sur l'épaule droite.

Poulot était bien bon garçon, mais il avait l'âme simple et fruste ; sous le coup de l'émotion, il s'écria imprudemment :

—Est-ce que vous auriez la place d'armes attaquée ?

Il se mordit aussitôt les lèvres, comprenant qu'on ne parle pas à une femme aussi virilement qu'à un copain de chambrée, mais il était trop tard, Rose répondit d'une voix sombre :

—Je finirai par le croire.

Elle eut un geste farouche et des imprécations se pressèrent sur ses lèvres.

Elle n'avait rien fait pour souffrir ainsi ; elle était prête à accuser la destinée avec véhémence ; mais son accablement redoubla.

Elle garda le silence.

Claudinet murmura :

—C'est-y fini, maman ?

Rose Fouilloux ne parut pas entendre son fils.

De plus en plus impressionné, Etienne reprit :

—Voyons ! il ne faut pas vous faire tant de mauvais sang... Vous n'avez qu'un gros rhume.

Elle eut une nouvelle contraction de la gorge ; une écume rouge vint à ses lèvres décolorées ; elle tira vivement son mouchoir ; Etienne vit qu'il était maculé de sang.

—Voulez-vous que j'aille chercher le médecin ? demanda le pompier effrayé.

—Non, répondit Rose, c'est fini.

Elle essaya de sourire. Au bout de quelques minutes, elle parut réellement soulagée.

—Faut pas faire attention à ce que je vous ai dit tout à l'heure, reprit Poulot.

Elle chercha à le rassurer ; mais elle n'y mit aucune conviction, car elle se frappait.

Etienne en voulant détruire le mauvais effet de ses paroles, se montra de rechef très maladroit.

—Voyez-vous, dit-il, on ne joue pas avec la santé.

—Je le sais bien.

—La femme du marchand de vin, au coin de la rue Philippe-de-Girard, toussait comme vous...

—Et puis ?

—Elle a négligé son rhume.

—Que lui est-il arrivé ?

Il se troubla, disant juste le contraire de ce qu'il aurait voulu dire.

—Dame ! balbutia-t-il, elle a fini par faire une maladie.

—Elle s'est guérie ?

—Elle est... ou du moins, quoi ! elle ne souffre plus.

—On l'a enterrée ?

—Que voulez-vous ? elle a toujours refusé de se soigner.

Rose eut un frémissement et se leva hagarde.

Claudinet crut que sa maman allait encore se disputer avec son ami Etienne et se mit à pleurer.

—Vous, prononça le pompier, c'est une autre affaire. Il ne s'agit que d'irritation... Vous ne vous rappelez pas avoir attrapé un chaud et froid ?

—Non...

—Parce que ce serait plus dangereux... Notre cantinière en a pincé un l'autre jour et...

Cette fois il s'arrêta à temps et termina :

—Le major a fini par la remettre sur pieds... Vous le connaissez bien, le major, c'est le même qui a...

—Laisse mourir mon pauvre François..

—Champagne avait quelque chose de cassé dans la tête ; il aurait fallu un miracle, vous le savez bien...

—Oui ! un miracle, répéta-t-elle avec une amertume profonde.

Et elle se dit :

—Comme pour moi, peut-être.

C'était la première fois qu'elle se rendait compte de son état. Elle s'avouait que jusqu'à cette minute tragique, où il lui avait semblé lire son arrêt sur le livre du destin, elle s'était illusionnée, voulant fermer les yeux à la lumière.

Il était dit que Poulot irait jusqu'au bout dans la voie de la franchise ; mais, dans son idée, il tenait à réhabiliter le médecin.

—Ah ! non ! vous savez, Rose, c'est un homme capable.

—Qui ?

—Le docteur.

—Avec ce qu'ils savent, répondit la cartomancienne, on ferait un gros livre, mais avec ce qu'ils ne savent pas on en ferait dix.

PIERRE DE COURCELLE

A suivre





**VICTOR ROY & ALPH. CONTENT**

Architectes et évaluateurs

151, RUE SAINT - JACQUES,

CHAMBRE 4

TÉLÉPHONE 2113

**DR BERNIER**

**DENTISTE**

60, rue Saint-Denis.

**MONTREAL**

**HOMMES FAIBLES**



Jeunes et vieux - Guérison permanente, assurée, de perte de vitalité - faiblesse, impotence, débilité, perte de mémoire, etc. 25 ans de succès en Europe. Ecrivez pour notre livre "Hommes Faibles," gratis sur demande.

**PASTILLES Dr. JEAN**

\$1.00 le flacon. Par la poste, cacheté, franc de port  
Seuls dépositaires: **Cie Médicale du Dr. Jean**  
Adressez: B. Poste Boîte 187, Montréal, Can.

**U. PERREULT**

— RELIEUR —

No 49, Place Jacques-Cartier, Montréal

Spécialités: Reliure de Bibliothèque. Reliure de Luxe, Livres, Blancs, Reliure, Etc.  
Relieur pour LE MONDE ILLUSTRÉ.  
L'outillage le plus complet et le plus nouveau de la ville.  
Une visite est sollicitée.

Un prix spécial aux Communautés

**L'APRÈS-MIDI**  
**Photographes**  
No 360 RUE ST DENIS  
TEL BELL 7283. MONTREAL  
- MARCHAND 843. P.Q.

Avez-vous besoin d'une montre ?



Nous les vendons si bon marché, que vous ne pouvez vraiment sortir sans montre. Nous vous en mentionnons deux: Une, Elgin ou Waltham, le meilleur mouvement fait jusqu'ici, montre de chasse, marchant très bien magnifiquement gravée, la boîte Dueber est gravée, la couche d'or est épaisse. — Ne s'use pas. Grandeur pour dames ou messieurs. — Nous l'enverrons à votre adresse avec privilège de l'examiner: si elle n'est pas telle que nous la représentons, renvoyez-la; il ne vous en coûtera rien. Si vous la gardez, payez le port et \$6.50; ce n'est que juste.

L'autre, boîte très bien gravée, mouvement de première qualité, n'importe quelle grandeur. La couche d'or à 14 carats très épaisse. Nous vous l'enverrons à l'adresse de votre chef de gare avec le privilège de l'examiner, aux conditions de tous nos envois de ce genre. Si vous l'aimez, payez à votre chef de gare le port et \$3.95. Envoyez l'argent, vous recevrez en plus une jolie chaîne, port payé, prix ci-dessus.

Royal Manufacturing Co.  
351 Dearborn St., Chicago

**ST-NICOLAS** journal illustré pour garçons et filles, paraissant le jeudi de chaque semaine. Les abonnements partent du 1er décembre et du 1er juin. Paris et département, un an: 18 fr.; six mois: 10 frs. Union postale un an: 20 fr.; six mois: 12 fr. S'adresser à la librairie Ohs Delagrave, 15, rue Soufflot, Paris, France.

Un bienfait pour le beau sexe

Aux Etats-Unis, G.-P. de Martigny, Manchester, N. H.



Poitrine parfaite par les **Poudres Orientales**, les seules qui assurent en 3 mois le développement des formes chez la femme et guérissent la dyspepsie et la maladie du foie.  
Prix: Une boîte, avec notice, \$1.00; Six boîtes, \$5.00.  
Dépôt général pour la Puissance:

L. A. BERNARD,

1882, rue Sainte-Catherine, Montréal



Fausses dents

SANS PALAIS

Couronnes en or ou en porcelaine posées sur de vieilles racines.  
Dentiers faits d'après les procédés les plus nouveaux.

Dents extraites sans douleur chez

J. G. A. GENDREAU, Dentiste,

20, rue St-Laurent, Montréal.

Tél. Bell 2818.

23875



LIQUEURS ET ELIXIR VÉGÉTAL

DE LA

**GRANDE CHARTREUSE**

EN VENTE

Chez tous les Importateurs de Vins et Liqueurs, Epiciers en gros et en détail.

SE MÉFIER DES CONTREFAÇONS

SEUL AGENT AVEC MONOPOLE POUR LE CANADA

La Compagnie d'Approvisionnements Alimentaires (Ltee)

242, 244 et 246, rue Saint-Paul Montréal

**Voici les Chaleurs**

Il faut changer vos vêtements épais. Se préparer à la campagne. Voyez nos **CHEMISES** de couleurs depuis 50 cents, ce sont des

**NOUVEAUTES...**

Nos **CORPS** et **CALEÇONS** en laine naturelle, depuis 75cts. Nos **CRAVATES** nouvelles. Les **CHAPEAUX DE PAILLE**. Il faut voir l'assortiment pour juger si c'est l'article du jour.....

N'oubliez pas que nous ne prétendons pas aux **JOBS**,

mais des nouveautés au prix des **Jobs**. Pas de marchandises communes. Vous n'en voulez à aucun prix. C'est la quantité que nous achetons qui fait nos bas prix.

**GÉNÉREUX & CIE, 227, rue St-Laurent**

**LA NOUVELLE REVUE**

18, Boulevard Montmartre, Paris

Directrice: Mme Juliette Adam

PARAIT LE 1er ET LE 15 DE CHAQUE MOIS

Un an 6 mois 3 moi  
ABONNEMENT { Paris et Seine 50f 26f 14f  
Départements 56f 29f 15f  
Etranger... 62f 32f 17f

On s'abonne sans frais: dans les bureaux de poste, les agences du **Crédit Lyonnais** et celles de la **Société générale de France** et de l'Etranger.

**PATENTES OBTENUES PROMPTEMENT**

Avez-vous une idée? Si oui, demandez notre "Guide des Inventeurs" pour savoir comment s'obtiennent les patentes. Informations fournies gratuitement. **MARION & MARION**, Experts.  
Bureaux: { Edifice New York Life, Montréal.  
{ et Atlantic Build., Washington, D. C.

Abonnez-vous au **MONDE ILLUSTRÉ**: le plus complet des journaux illustrés du Canada. Douze pages de texte et quatre pages de gravures chaque semaine.

**MONFORT HOTEL**

SITUÉ A MONFORT

SUR LE

Bord du Lac et au Pied de la Montagne

Endroit pittoresque et salubre recommandé aux malades. Venez dès le 1er Mai, le mois des grandes cures pour tous.

Cuisine par un chef français, 32 chambres doubles et simples, spacieuses et confortables. Les **Sportmen** y trouveront sport et confort complets.  
Conditions raisonnables.

**J. H. CHALES,**

Propriétaire.



**LE SEUL**

Journal illustré des Dames qui publie environ cent gravures inédites de Modes, Travaux de Mains, etc., par numéro est

**LA SAISON**

60, Rue de Lille, Paris. Un numéro spécimen envoyé gratuitement. Vous recevrez en même temps le plus riche en littérature sans et le meilleur marché entre tous.

**LA LIBRAIRIE ANCIENNE et MODERNE**

Religion, Science, Arts, Lettres, Littérature.

Livres neufs et d'occasion.

Dernières nouveautés reçues chaque semaine.

Attention spéciale aux commandes par la poste.

DEMANDEZ NOS CATALOGUES

**LOUIS-J. BELIVEAU**

LIBRAIRE-COMMISSIONNAIRE

No 1617, Notre-Dame, Montréal

Agence générale pour le "Nouveau Cours Canadien d'écriture Droite," par J. Ahern.

**Un PRÊTRE**

de Rome a TROUVÉ le SECRÈT de GUÉRIR ANEMIE - DÉBILITÉ GÉNÉRALE DYSPÉPSIE - MANQUE D'APPÉTIT FIEVRES - ÉPUISEMENT etc., avec les **PILULES ANTONIO** toniques, dépuratives, reconstituantes. 2 fr. Pharm. MALAVANT, 10, r. des Deux-Ponts, PARIS. Dépositaire à Montréal: ARTHUR DÉCART.

**"La Presse"**

TOUT le monde lit le grand journal parce qu'il satisfait, instruit, intéresse et amuse tout le monde.

Le plus fort tirage

au Canada, sans exception.

CIRCULATION:

**64,221**

COPIES PAR JOUR

Seize millions de lecteurs par année.

LISEZ LE

**Monde Canadien**

La grande revue hebdomadaire

DOUZE PAGES, GRAND FORMAT

Articles de fonds par des écrivains distingués, plusieurs gravures d'actualité, agriculture, feuilleton, nouvelles de tous les pays etc.

ABONNEMENT,

Ville et Campagne... \$1.00 par an

Avec le choix sur une collection de chromo-lithographies, portraits de Cartier, Lafontaine, Morin, Chapleau, Mgr Lafèche et autres. Voir notre annonce de primes dans le numéro du **MONDE CANADIEN** de cette semaine.

Rédaction, Administration, Atelier

35, RUE ST-JACQUES, MONTRÉAL,

G.-A. Nantel  
Editeur-Propriétaire

J.-A. Carufel,  
Administrateur.